56030(2)

LETTRES

SUR LE

MAGNÉTISME

ET LE

SOMNAMBULISME,

A L'OCCASION DE

MADEMOISELLE PIGEAIRE,

A MM. ARAGO, membre de l'Académie des Sciences.
BROUSSAIS, } professeurs à la Faculté, et membres de
BOUILLAUD, } l'Académie royale de Médecine.
DONNÉ, rédacteur du *Journal des Débats*.
BAZILLE, membre de la Société phrénologique de Paris.

PAR LE DOCTEUR **FRAPART.**

La vérité ne pénètre en ce monde que par le combat,
et la justice veut le combat au profit de la vérité.
LETTRE XXVIII.

PARIS.
CHEZ L'AUTEUR,
RUE NEUVE-DES-BONS-ENFANS, N° 17.

1840.

WELLCOME
LIBRARY
INSTITUTE

PRÉFACE.

Depuis plus d'un demi-siècle que le magnétisme est apparu en France, il a presque toujours été repoussé du public et des savans : du public, parce que les faits qui le constituent, ne se reproduisant pas à volonté devant témoins, peu de gens sont appelés à les voir et partant à y croire ; des savans, parce que ces faits ne se rattachant encore à aucune théorie, on ne peut les comprendre ni partant les admettre sans les avoir vus.

L'incrédulité presque générale qui plane sur le magnétisme n'a donc rien que de très rationnel ; mais ce qui ne l'est pas, c'est la persistance des savans à ne point l'examiner. Cette dernière assertion, nous pourrions l'étayer de mille preuves; nous n'en fournirons qu'une bonne, et on la trouvera dans la lecture des lettres qui vont suivre. En les publiant, avec l'autorisation de mon ami le docteur Frapart, mon but est moins de convaincre les détracteurs du magnétisme que de faire connaître leurs moyens de défense. Un avocat ne cherche pas à persuader ses adversaires, mais ses juges.

BAZILLE.

LETTRE PREMIÈRE.

Le docteur Frapart à son ami R. Bazille, à Courquetaine.

Paris, ce 4 août 1838.

Mon bon ami,

Me voilà sur le point de me lancer de nouveau dans le magnétisme. Si cette fois je commence, j'espère bien que je ne finirai pas sans avoir avancé la question que je défendrai.

Il y a dix ans, après avoir magnétisé pendant un

mois au Val-de-Grâce sous les auspices de M. Broussais, j'ai reculé devant les conséquences des phénomènes que j'avais observés; elles m'ont fait peur, ces conséquences, et tellement peur, que j'ai cru devoir en faire le sacrifice à ma profession. C'était sacrifier la vérité ! Aujourd'hui, si je rentre dans la carrière, les mêmes considérations ne m'arrêteront plus; hommes et choses, je dévouerai, s'il le faut, tout à la vérité. — Vous savez, mon ami, où je prends maintenant la source d'une telle détermination.

Voici ce qui m'est nouvellement arrivé :

Avant-hier, M. Bernard de Lafosse vient me voir et me dit : l'Académie de médecine a fait, dans sa dernière séance, son rapport sur le magnétisme; elle le traîne dans la boue. Avec elle, presque tous les journaux, grands et petits, font *chorus*; de partout des attaques sont dirigées avec violence contre les magnétiseurs, toutes les convenances sociales sont mises en oubli, on ne néglige rien pour les perdre, on les traite en misérables. Voilà encore le magnétisme arrêté peut-être pour cinquante ans. — Quelquefois les hommes manquent aux choses, lui répondis-je; et comme preuve, je lui racontai mes expériences magnétiques qui avaient été perdues pour les sciences et l'humanité; puis il s'établit entre nous le colloque suivant. — Je viens pourtant vous proposer de vous charger de la partie. — Mais vous n'avez plus qu'une carte à jouer, et vos ennemis ont toutes les leurs. — Ne me disiez-vous pas à l'instant que ce

sont souvent les hommes qui manquent aux choses? La chose ici ne manque pas. — Au fait, quoi qu'il arrive, il restera toujours au magnétisme une bonne carte, la vérité. — Eh bien! acceptez-vous? — Je vous répondrai quand j'aurai vu le fait.

Hier donc, Bernard alla bravement me proposer comme champion du magnétisme à M. Pigeaire; un rendez-vous fut donné pour aujourd'hui, et aujourd'hui j'ai été présenté.

Vous comprenez, mon ami, que dans une première visite j'ai dû beaucoup observer et peu parler, afin de ne pas trop m'engager. D'ailleurs, le motif de ma présentation avait quelque chose de si risible, et il avait été si risiblement amené, qu'à mes yeux je paraissais jouer le rôle d'un *preux* armé de pied en cap et prêt à défendre l'opprimé. En conséquence, je suis resté passif et attentif. Madame Pigeaire m'a raconté, dans le plus petit détail, le phénomène que l'on observe sur sa fille; et après avoir écouté sa narration de toutes mes oreilles, je lui ai dit en rendant le bandeau que j'avais examiné, tourné, retourné, décousu et long-temps essayé : « *S'il est vrai, Madame,* » *que votre fille lise à travers ce bandeau appliqué par* » *moi, dans un livre apporté par moi, et sans que vous* » *regardiez mon livre; s'il est vrai surtout qu'elle puisse* » *lire de temps en temps devant cinq ou six incrédules à la* » *fois, faites-moi voir ce prodige, et je me charge de le* » *faire croire.* »

Tel est, mon ami, le résultat de ma première visite

à la famille Pigeaire. Dans quelques jours nous aurons une séance après laquelle je serai appelé à dire *oui* ou *non*. Je vous tiendrai au courant.

Adieu, mon ami,

Tout à vous,

FRAPART,
D. M. P.

LETTRE DEUXIÈME.

Paris, ce 11 août 1838.

Mon bon ami,

La séance magnétique dont je vous ai parlé dans ma lettre du 4 a eu lieu le 9, et tout s'y est très exactement passé comme madame Pigeaire me l'avait annoncé : la jeune somnambule a lu, parfaitement lu et joué aux cartes devant onze personnes, dont

cinq au moins étaient complètement incrédules. Ainsi qu'il en avait été convenu, *c'est moi* qui ai appliqué le bandeau; *c'est moi* qui, avec autant de soin que de défiance, l'ai collé par son bord inférieur aux ailes du nez et aux joues au moyen de taffetas d'Angleterre; *c'est moi* qui ai fourni le livre; *c'est moi* qui ai fait la partie avec des cartes que je venais d'acheter; *c'est moi* qui, en ôtant le bandeau, ai constaté que le taffetas était encore partout adhérent à la peau; enfin *c'est moi* qui ai de nouveau, pour ainsi dire, disséqué le bandeau pour acquérir la preuve que c'était bien le même que j'avais essayé peu de jours auparavant.

Après l'expérience tous les assistans ont paru être, aussi bien que moi, surabondamment convaincus de la réalité du fait de la vision à travers un corps opaque; néanmoins tous ne se sont pas montrés également disposés à prêter l'appui de leurs noms à la vérité : sur onze personnes que nous étions, cinq, tout en criant comme les autres *au miracle!* ont refusé leurs signatures sous des prétextes de position sociale dont il ne m'est pas donné d'apprécier la valeur.

Voilà, mon ami, ce qui a eu lieu à la première séance. C'est presqu'entrer en campagne par un échec! je n'avais guère prévu, en effet, la possibilité d'un tel refus de la part de gens qui ne sont ni des savans, ni des médecins. Et pourtant nous n'avions aucun reproche à leur adresser, puisqu'aucune convention n'avait été faite; mais j'ai senti

qu'il fallait être plus précautionneux ou plus adroits à l'avenir. Par conséquent, j'ai envoyé à madame Pigeaire le plan général que je me propose de suivre, et dont je modifierai les détails selon les circonstances; parce qu'en toutes choses, grandes ou petites, du moins quand on ne veut pas vivre au jour le jour, c'est la même méthode à employer, c'est la même marche à suivre : avant de commencer quoi que ce soit, il faut savoir ce qu'on veut faire, et comment on peut le faire; en d'autres termes, il faut connaître le but et les moyens.

Vous le voyez, mon ami, le magnétisme n'a point fait un pas depuis que je ne vous ai vu, si ce n'est dans mon esprit, puisque, *quant au fait de la lecture à travers un bandeau*, ma conviction est maintenant complète, profonde, inébranlable. Aussi rougirais-je de tarder d'un jour à prendre parti pour le magnétisme. Je laisse à d'autres le soin honteux de cacher leurs croyances, et proclame les miennes, surtout quand elles sont acquises à l'opprimé. Je dis à l'opprimé, car je n'ignore pas que le magnétisme a des détracteurs de plus d'une espèce; que les uns, hommes de talent et de bonne foi, n'ont pas examiné *expérimentalement* la question ; que les autres, hommes passionnels et intéressés, ne veulent pas l'examiner, ou évitent de dire ce qu'ils en savent. Les premiers sont prêts à faire à l'évidence le sacrifice de leur incrédulité, lorsqu'ils auront vu, de leurs yeux, vu; les seconds repoussent tout examen, leur incrédulité

est systématique, enracinée, incurable. Ceux-là doivent être appelés, ils répondront à l'appel; ceux-ci ne doivent pas l'être, ils n'y répondront pas, ou n'y répondront pas loyalement. Les uns, si nous leur montrons des phénomènes, feront promptement volte-face à l'erreur; les autres ne s'y décideront que lorsqu'ils ne pourront plus faire autrement, c'est-à-dire quand les faits magnétiques auront passé dans le domaine de la croyance générale, ou quand ils appartiendront à la notoriété scientifique, ou plutôt enfin quand ils seront attestés par quelques-unes de nos grandes célébrités sociales. Mais alors on verra, je le prévois et le prédis, les plus effrontés d'entre nos détracteurs de la seconde espèce, crier à tue-tête : nous savions cela!..... Attendu que des gens de leur mérite doivent tout savoir.

Adieu, mon ami. — A bientôt.

Tout à vous,

F.

LETTRE TROISIÈME.

Paris, ce 12 août 1838.

Mon bon ami,

Je vous écrivais hier même que j'ai envoyé à madame Pigeaire le plan que je me suis tracé et que j'ai l'intention de suivre dans la conduite du magnétisme. Aujourd'hui, pour ne pas me laisser attarder et pour être fidèle à ma promesse de vous tenir toujours au courant, je vais vous communiquer ce plan. D'avance, je le déclare une œuvre de Don-Quichotisme si j'échoue, c'est-à-dire si je ne parviens pas même à faire taire les journaux ; et une œuvre de génie si je triomphe, c'est-à-dire si je parviens à propager le magnétisme, et par suite à délivrer l'humanité.... *de la médecine des médecins.*

« Paris, ce 10 août 1838.

» Madame,

» Dans notre siècle et dans notre pays, les meil-
» leures causes, pour être gagnées, ont besoin d'être

» défendues comme si elles étaient mauvaises. Ce
» n'est donc qu'avec la plus grande prudence que
» nous devons marcher en avant; trop de précipita-
» tion nous perdrait aussi bien que trop peu d'éner-
» gie. Hier nous avons fait une école; cependant,
» quoique superflue en un sens, la séance a été ex-
» trêmement utile, parce qu'elle a remonté votre
» courage et nous a donné la présomption que ma-
» demoiselle votre fille gardera encore sa lucidité
» assez long-temps pour arriver au but qu'il faut
» atteindre. Je vous l'ai dit : les voix se pèsent et
» ne se comptent pas. Prenez donc garde, à l'avenir,
» aux gens que vous recevrez; tous vos efforts doivent
» tendre à n'accepter que des noms distingués, con-
» sidérés et considérables ; mais n'espérez pas trou-
» ver du courage dans ces gens-là. Croyez-vous, par
» exemple, si l'on parvenait à vous amener un mi-
» nistre, qu'il consentirait à signer un procès-verbal?
» — Non, non, mille fois non. — Ce que ces hom-
» mes-là craignent le plus au monde, c'est le ridi-
»cule, c'est la satire, c'est le qu'en dira-t-on, c'est
» d'entrer les premiers en scène, c'est de monter les
» premiers à la brèche. — Eh! pourquoi? — Parce
» que le courage le plus rare en France, c'est celui
» de son opinion, alors qu'elle n'est pas celle du plus
» grand nombre. Vous aurez bien, il est vrai, quel-
» ques individus qui vous livreront leurs signatures,
» mais ces signatures n'auront aucune valeur, elles
» seront sans retentissement; et alors, à quoi bon?

» Au reste, Madame, puisque sur la foi de mon
» ami Bernard de Lafosse vous m'avez donné votre
» confiance, permettez-moi d'y répondre en vous di-
» sant ce que je ferais à votre place; et dans une
» circonstance aussi majeure, alors qu'il s'agit du
» triomphe d'une immense vérité, croyez bien que
» je ne suis pas homme à parler à la légère, à agir à
» l'étourdie, et à donner un conseil qui n'aurait pas
» été mûrement et longuement pesé.

» La vérité est à nous! c'est évident. Mais il n'est
» pas facile de la faire accueillir : parce qu'elle est
» grande, et que les hommes sont petits; parce qu'elle
» est forte, et que les hommes sont faibles; parce
» qu'elle est de diamant, et qu'ils sont de verre. —
» Comment donc la faire triompher? Eh bien! pour
» cela il faut deux choses : de l'adresse et du cou-
» rage. De l'adresse, pour amener sans qu'ils s'en
» doutent certains hommes à voir; du courage, pour
» oser, en s'appuyant sur eux, attaquer de front ceux
» qui nient. Pour l'exécution de ce plan, je recevrais
» chez moi les journalistes de choix, les hommes et
» les femmes de lettres, des hommes d'état, des dé-
» putés, des pairs de France, en un mot tout ce qu'il
» y a de plus haut placé dans la capitale. Je ne ferais
» pas de procès-verbal séance tenante, ou si j'en fai-
» sais un, il n'y aurait que les gens de très bonne
» volonté qui le signeraient, et j'inscrirais simple-
» ment les autres. Lorsque j'aurais recueilli un assez
» grand nombre d'assez grands noms, ce qui ne tar-

» derait pas à arriver, je commencerais à présenter
» humblement mes procès-verbaux à la signature de
» ceux qui me paraîtraient de meilleure foi; puis
» j'essaierais de faire signer successivement tous les
» autres, et attendu que notre race ressemble à celle
» des moutons de Panurge, la plupart d'entre eux
» signeraient. Assurément j'en rencontrerais de ré-
» calcitrans, mais au moins ils ne donneraient pas
» un mauvais exemple aux indécis. — Telle est
» la part de l'adresse; ou plutôt, afin d'appeler
» les choses par leur nom, de la ruse; mais d'une
» ruse qui ne fait pas monter le rouge à la face,
» car elle est mise au service de la justice et de la
» vérité.

» Examinons maintenant la part du courage :

» Or donc, avec les signatures que j'aurais, ou
» même n'en ayant aucune, je publierais à son de
» trompe, dans des articles forts de logique et de
» bonne foi, les faits tels qu'ils se seraient passés;
» dans ces articles, je ferais un appel à la loyauté des
» témoins, et je les citerais par leurs noms. Certes,
» cela ne me rapporterait rien que de la peine, des
» tracasseries et des persécutions peut-être! Mais
» puisque j'aurais attaqué le faux et défendu le vrai,
» je trouverais mon salaire dans la satisfaction des
» penchans les plus nobles.

» Qu'y a-t-il de plus beau, en effet, que de prendre
» pour devise :

» Haine au mensonge !
» Gloire à la vérité !

» Adieu, madame, recevez l'hommage de mon pro-
» fond respect.

» FRAPART,
D. M. P.

» *P. S.* Je crois qu'il est important que M. Pigeaire
» ne publie rien jusqu'à nouvel ordre, et qu'il fasse,
» pour ainsi dire, le mort. — Livrer trop tôt la ba-
» taille, c'est risquer de la perdre. »

Telle est, mon ami, ma lettre à madame Pigeaire. Il est aisé de voir qu'en la lui écrivant, j'ai eu la triple intention de lui tracer la ligne à parcourir ; de lui démontrer que je ne suis pas homme à battre la campagne sans savoir d'où je viens, où je suis, ni où je vais ; enfin d'en appeler à ses facultés les plus nobles, parce que la fermeté ni même le courage ne suffisent pas toujours pour marcher sur une route encombrée d'obstacles. Heureusement que dans le cœur des femmes il se trouve des cordes hautes qui vibrent facilement lorsqu'on sait les faire vibrer.

Quant à mon but, qui est la propagation au sein des familles du magnétisme, *de sorte que le somnambule soit le médecin ;* et de l'homœopathie, *de sorte que les infinitésimaux soient les remèdes,* je ne le confie à présent qu'à ceux qui, comme moi, ont un dégoût pro-

fond de la *médecine des médecins*, et un vif amour de l'humanité.

Adieu, mon ami; je ne sais pas encore quand aura lieu notre prochaine séance, je presse madame Pigeaire pour que ce soit jeudi; mais la fixation définitive du jour dépend de la petite somnambule.

Tout à vous,

F.

LETTRE QUATRIÈME.

Paris, ce 13 août 1838.

Mon bon ami,

Avant-hier je vous ai appris le résultat de notre première séance magnétique; aujourd'hui je vous annonce que nous en aurons une seconde jeudi prochain, 16. Je veux que vous y veniez.

Le roi de la fête sera, je l'espère, Georges Sand. Hier j'ai taillé ma plume de colombe pour lui composer une invitation en *ut mineur*. Je ne savais

trop comment m'y prendre; il faudrait être un Beethoven pour avoir la présomption de se faire écouter d'un pareil musicien! C'est égal, je me suis risqué, j'ai pris ma flûte douce; et vraiment je ne pense pas que jamais admirateur, ou peut-être même adorateur, lui ait adressé des paroles plus mielleuses, et pourtant aussi plus sincères. N'est-ce pas justice, puisque j'en trouve l'occasion, de rendre à cette grande femme au moins une fois en louanges ce que ses écrits m'ont cent fois donné en plaisir?

Probablement Georges Sand ne viendra pas seule, car une reine ne marche point sans sa suite; mais je compte qu'elle n'amènera pas toute la sienne avec elle, et que partant il y aura place pour vous.

Si donc, mon ami, vos affaires vous permettent de quitter jeudi prochain votre castel, accourez, accourez vite à Paris, pour voir Georges Sand et mademoiselle Pigeaire.

Tout à vous,

F.

P. S. Je suis en train de préparer contre nos ennemis une bombe chargée jusqu'à la gueule; une de ces bombes qu'il ne faut lancer ni trop tôt, ni trop tard, ni en deçà, ni au-delà, ni de côté, mais droit au but. — La prudence ne permet de frapper fort que quand on est sûr de frapper juste. — Peut-être vous l'enverrai-je demain.

LETTRE CINQUIÈME.

Paris, ce 14 août 1838.

Mon bon ami,

Je vous expédie la bombe dont je vous ai parlé hier ; je crois qu'elle est passablement bourrée ; je n'y mettrai le feu que lorsqu'il en sera temps, je veux dire quand nous aurons assez de signatures.

Dans ce monde, on a tort, quand on a raison seul.

MAGNÉTISME ANIMAL.

« Enfin le magnétisme est mort, et c'est l'académie » de médecine qui l'a tué ! Il est vrai que ce n'est pas » la première fois ; espérons que ce ne sera pas la » dernière.

» A la tête des illustres académiciens qui ont » rendu cet immense service à l'humanité, figurent » MM. *Bouillaud, Gerdy, Cornac, Rochoux, Castel, Vel-* » *peau, Dubois* (d'Amiens), et enfin le rapporteur de » la commission, M. *Girardin.* — Nous les appelons

» par leurs noms, afin de briguer pour eux la recon-
» naissance du monde; elle leur est due, car il y a
» autant de mérite à dévoiler un mensonge qu'à trou-
» ver une vérité. Gloire donc à l'académie de méde-
» cine, gloire à la commission, gloire à MM. *Bouil-*
» *laud*, *Gerdy*, etc., gloire enfin à tous leurs hono-
» rables collègues, pour le courage qu'ils ont montré
» en démasquant des imposteurs, en les bafouant,
» en les vilipendant, en les réduisant au silence et à
» la honte! Il fallait en finir avec le magnétisme, ils
» en ont fini : gloire à tous!

» Et pourtant, depuis cette éclatante défaite du
» magnétisme, de nouveaux combattans surgissent
» et s'inscrivent pour le défendre; on dirait que plus
» on en frappe, moins on en renverse; que plus on
» en détruit, plus il en repousse; on dirait enfin que
» ces gens-là sont tellement sûrs de la bonté de leur
» cause que, jusqu'à l'époque de son triomphe, ils
» consentent à se mettre dans les rangs des fourbes
» ou des niais, en osant dire à l'académie de méde-
» cine :

» *Oui, nous sommes des fourbes si le magnétisme est*
» *un mensonge; ou, pour plus de précision, si, comme*
» *vous le prétendez, nous simulons les faits dont nous af-*
» *firmons la réalité. Oui, nous sommes des niais si nous*
» *croyons, sans les avoir vingt fois constatés, aux faits dits*
» *magnétiques, à celui de mademoiselle Pigeaire, par*
» *exemple, ou à d'autres aussi extraordinaires.*

» *Mais si ces faits sont vrais; mais si, les ayant vus,*

» *vous les niez ou n'osez les proclamer; ou si, ne les ayant* » *pas vus, vous ne voulez pas les vérifier ou prendre la* » *peine de les produire, qui êtes-vous, vous? qu'êtes-vous?* » *et à quoi servez-vous? En définitive, vous et nous, nous* » *sommes forcés d'accepter le dilemne suivant : si vous* » *avez raison, nous sommes des faussaires ou des imbé-* » *ciles; mais si vous avez tort?.... La politesse nous em-* » *pêche de qualifier ce que vous êtes.*

» Voilà ce que les magnétiseurs disent à l'acadé- » mie, et c'est clair. En vérité, s'ils ont raison, cette » manœuvre est celle d'un général habile qui feint de » fuir pour attirer l'ennemi dans une embuscade et » le mieux battre.

» Du reste, pour mettre le lecteur en état de juger » de quel côté est la bonne foi, nous allons rappeler » sommairement les faits et les rectifier, en défiant » qui que ce soit de démentir notre rectification au- » trement que par un mensonge. — C'est enfin à no- » tre tour de parler haut; nos adversaires, par leur » conduite et leur langage, nous en ont donné le » droit.

» A la lecture de quelques journaux, on croit que » tous les membres de la commission nommée par » l'académie pour examiner mademoiselle Pigeaire » ont au moins vu cette jeune personne : Il n'en est » rien, absolument rien; il n'y en a point un seul, » pas même le rapporteur, M. Girardin. On peut » croire aussi que MM. Bouillaud, Rochoux, Castel et » Dubois (d'Amiens), ont assisté à quelque séance

» somnambulique chez M. Pigeaire. C'est encore une
» erreur, aucun d'eux n'y est venu. On croit en-
» fin que tous ceux des membres de l'académie qui
» ont examiné mademoiselle Pigeaire partagent l'a-
» vis de MM. Cornac, Velpeau et Gerdy, qui l'ont
» examinée aussi. Pas du tout : MM. Orfila, Ribes,
» Adelon, Esquirol, J. Cloquet, Delens, Bousquet,
» Pelletier, Guénault de Mussy, Villeneuve et Ré-
» veillé-Parisse, tous ont vu, et plusieurs ont signé
» des procès-verbaux qui déclarent que mademoi-
» selle Pigeaire lit à travers un bandeau imperméable
» à la lumière, et dont l'application est exactement
» faite sur ses yeux.

» Malheureusement pour notre cause, le jour où
» l'académie a triomphé, M. Orfila était absent de la
» séance, et nous avons des motifs de croire qu'il
» eût pris la parole pour affirmer le fait de made-
» moiselle Pigeaire. MM. Adelon, Bousquet, Delens,
» Pelletier et J. Cloquet, qui étaient présens, ont, il
» est vrai, essayé d'empêcher de prendre une déci-
» sion aveugle et passionnée : justice leur soit rendue!
» Mais leurs voix ont été étouffées. Quant aux autres
» spectateurs de l'expérience somnambulique, ils pa-
» raissent ne pas avoir eu le courage de leur opinion ;
» ils se sont tus, et depuis ils n'ont pas réclamé dans
» les journaux. Ce silence, qui laisse circuler la ca-
» lomnie, pèse sur eux, et nous le leur reprochons
» hautement. Pour M. Bousquet, secrétaire de l'aca-
» démie et dépositaire des procès-verbaux qu'il a ré-

» digés, il n'a pas cru devoir les remettre à M. Pi-
» geaire (1); mais si les personnes qui les ont signés
» ont peur de parler comme on parle maintenant
» lorsqu'on a le droit pour soi, c'est-à-dire haut et
» ferme, ce ne sont sans doute pas gens à mentir ni
» à se démentir.

» Parmi les hommes qui ont vu mademoiselle Pi-
» geaire et regardé de près le fait en litige, nous ci-
» terons encore M. Lesseps, rédacteur du *Commerce*,
» M. Mialle, enfin M. Arago, membre de l'académie
» des sciences. — Quoique ce savant n'ait pas signé
» de procès-verbal, nous affirmons qu'il a vu et bien
» vu le phénomène de la vision à travers un épais
» bandeau de velours. Si nous nous trompons, ou
» plutôt si nous cherchons à tromper, cette affirma-
» tion, que nous faisons à dessein, met M. Arago en
» demeure de nous répondre tout de suite par une
» dénégation formelle, positive et publique; mais si
» nous disons vrai, cette même affirmation nous as-
» sure que son silence, s'il se prolonge, est un témoi-
» gnage favorable et d'autant plus flatteur que, dans
» l'intérêt de la propagation rapide de la vérité, il est
» un de ceux auxquels nous tenons le plus. — Les
» voix se pèsent et ne se comptent pas.

» Après avoir rectifié les assertions des feuilles pé-

(1) Un peu plus tard, M. Bousquet s'est enfin décidé, sur les sollicitations de M. Pigeaire, à lui confier les procès-verbaux en question.

» riodiques, et invoqué la loyauté des personnes qui
» ont vu, il nous reste à exposer un fait récent, afin
» de démontrer aux académiciens médicaux qui nous
» traitent du bout du pied, qu'une chute, quand on
» a la vérité pour soi, n'est souvent qu'un moyen de
» se relever plus grand et plus fort.

» Cette fois, d'après mon conseil, M. Pigeaire s'est
» dispensé d'appeler des savans de profession, parce
» qu'en définitive on ne se résout pas facilement à
» acquérir la preuve qu'on a toute sa vie partagé ou
» professé des hérésies scientifiques. Ce genre d'ef-
» fort suppose quelque chose de plus noble et de
» plus rare encore qu'une haute intelligence. M. Pi-
» geaire s'est également abstenu de convier des mé-
» decins, parce que cette espèce de savans, il faut le
» dire, est intéressée dans la question. Ces messieurs
» comprennent en effet que si le magnétisme est une
» vérité, leur médecine est une erreur; qu'aujour-
» d'hui entre l'un et l'autre il y a lutte à mort; et
» que tôt ou tard, et bientôt peut-être! l'un ou l'au-
» tre ne figurera plus que dans la triste et longue
» histoire des déceptions sans nombre qui ont tra-
» versé l'humanité : le magnétisme, s'il est illusoire,
» pour la tromper; leur médecine, si elle est fausse,
» pour la décimer. »

Tel est, mon ami, le manifeste de guerre que je ne dois faire paraître qu'en temps opportun. Si je le publiais de suite, comme j'en avais d'abord eu l'intention, et avant de le fortifier par de puissans témoi-

gnages, il ne produirait aucun effet sur mes savans confrères; ces messieurs n'en afficheraient pas moins des airs de mépris, et les matadors ne s'en prélasseraient que davantage, tranquilles et insoucieux, dans leur inaltérable suffisance. Au contraire, si je parviens à obtenir les signatures d'une trentaine de personnes honorables et reconnues incrédules, ce manifeste pourrait bien jeter l'alarme au camp; car alors les médecins commenceraient à comprendre qu'il serait possible que peu à peu le magnétisme vînt à ressusciter de plus belle, qu'il portât des fruits, qu'il se répandît de toutes parts, qu'on s'en occupât en haut, en bas, au milieu de l'échelle sociale, et qu'enfin un pauvre malade se décidât à guérir ou à mourir sans la médecine de leur invention. Mais dans ces temps-là, je vous le prédis, ils chercheront à s'emparer du magnétisme comme on s'empare d'une propriété qu'on veut exploiter seul.... Tout beau! Messieurs, cette vérité-là sera pour le peuple : c'est moi qui la lui donnerai.

Du reste, vous voyez, mon ami, que ni le nombre, ni la taille de mes ennemis ne m'effraie. Que peuvent, en dernière analyse, signifier, *devant un fait*, toutes les assertions de tous les *nieurs* et de tous les *diseurs* du monde? Rien, moins que rien. Aussi je n'hésite pas de prendre à partie tout homme, tant académicien soit-il, qui dans cette circonstance ose nier ce qu'il n'a pas vu, ou n'ose pas affirmer ce qu'il a vu. C'est pour ce dernier motif que j'interpelle

M. Arago lui-même, au génie duquel je me plais pourtant à rendre un entier hommage; mais c'est que M. Arago a vu, et que partant il faut qu'il se prononce pour ou contre, qu'il passe à droite ou à gauche, qu'il dise enfin *oui* ou *non;* car dans une question de science, un homme comme lui n'a pas plus le droit de rester neutre, qu'un général en chef n'a le droit de fuir le jour d'une bataille; et si ce malheur est arrivé au grand Frédéric à son premier combat, la postérité sait qu'il en a bien rappelé. — M. Arago fera comme Frédéric.

Adieu,

F.

LETTRE SIXIÈME.

Paris, ce 17 août 1833.

Mon bon ami,

Je suis fâché que vous ne soyez pas venu hier à Paris pour assister à la séance somnambulique de mademoiselle Pigeaire ; vous auriez eu le plaisir d'y

voir Georges Sand, M. Mauguin, et plusieurs autres personnes distinguées. Toutefois, la séance n'a pas été, sous le rapport magnétique, à beaucoup près aussi intéressante que la première; la petite n'a lu qu'après deux heures de sommeil, et encore n'a-t-elle pu lire que deux mots. Cela vient, je présume, de ce que nous étions trop nombreux, — dix-neuf. — Aussi recommencerons-nous l'expérience probablement jeudi prochain, devant huit personnes seulement : Georges Sand, madame Marliani, M. Mauguin, vous et quatre rédacteurs de journaux.

Comme hier j'ai eu l'occasion d'étudier, autant qu'on peut le faire de l'œil, l'organisation de ces diverses personnes, si jeudi tout se passe à souhait, j'aviserai au moyen d'avoir leurs signatures. Celle de Georges Sand sera, je crois, la plus facile à obtenir, parce qu'au vu de sa tête, sa bienveillance qui est énorme, et sa fermeté qui ne l'est guère, l'empêcheront très probablement, pour peu que je sache m'y prendre, de refuser une grâce, ou plutôt justice. C'est donc par cette noble dame que je commencerai l'attaque : si je l'entraîne, je saurai bien ensuite entraîner les autres, quand ce ne serait que par imitation; et alors nous aurons fait un fameux pas, car nous aurons bien commencé. Or, *chi bene commincia e a la meta dell' opera.*

Surtout, mon ami, n'allez point cette fois manquer à l'appel, ou résignez-vous à ne vous trouver de longtemps en aussi belle et bonne compagnie. D'ailleurs,

vous le savez, au moment de l'action j'ai besoin auprès de moi d'un second, c'est-à-dire d'un homme dévoué comme vous l'êtes à la cause de la vérité. Que voulez-vous que je fasse seul, absolument seul contre tous? et puis n'est-il pas imprudent à un capitaine de marcher sans un lieutenant fidèle, dont la fonction principale est de montrer le bon exemple en obéissant le premier au commandement. *Même pour faire bien il faut de la malice.* C'est fâcheux; mais c'est nécessaire.

Quoi qu'il en soit, c'est presque encore un échec que nous avons éprouvé à la dernière séance. Madame Pigeaire s'en trouve abattue; mais je suis là pour lui déguiser les obstacles et relever son courage. Quant au mien, je ne crains pas qu'il faiblisse, parce qu'il a sa racine dans une conviction pour ainsi dire violente, passionnelle, indestructible. Après ce que j'ai vu, et si clairement vu, que pourraient en effet me prouver dix, vingt, cent expériences négatives? rien, sinon que le phénomène de la vision à travers un bandeau ne se reproduit pas quand on veut, et ne se prédit pas comme une éclipse. Mais c'est qu'aussi l'astronomie est de beaucoup, et depuis des siècles, la plus complète des sciences, tandis que le magnétisme en est la plus incomplète, si même il est une science! car, à mon avis, il n'est encore qu'un fait qui demande une explication raisonnable, et qui n'aura sans doute droit de séjour dans les académies que quand un

nouveau Newton sera venu lui imposer une théorie.... *plus ou moins éternelle*. Mais, attendu qu'un fait bien conditionné vaut plus et mieux que toutes les théories du monde, — moi qui suis homme avant d'être savant, à l'encontre de beaucoup qui sont savans avant d'être hommes, et sans espérer ni même souhaiter que le magnétisme soit un jour représenté sur les banquettes de l'Institut, — je n'en continuerai pas moins d'avancer sans me laisser effrayer par les clameurs des ignorans, ni les vociférations des savans ; et comme Galilée (pardonnez-moi ce rapprochement), qui du haut de son génie disait aux inquisiteurs, en frappant la terre du pied : « *et pour-* » *tant elle tourne!* » Moi, du haut de ma bonne foi, j'oserai dire aux académies inquisitoriales, en mettant la main sur ma conscience : *Et pourtant j'ai vu lire à travers un bandeau!*

Tout à vous,

F.

LETTRE SEPTIÈME.

Paris, ce 2 septembre 1838.

Mon bon ami,

Mademoiselle Pigeaire a lu, et Georges Sand a signé. Victoire !

Je ne vous avais pas là pour lieutenant; je m'en suis improvisé un, voici comment : le docteur Gaubert, qui est le médecin de madame Sand, était venu il y a quelques jours me prier de l'admettre à une séance magnétique; comprenant tout le parti que je pourrais tirer de lui auprès de cette dame, je l'avais invité, mais à la condition qu'il attesterait par écrit tout ce qu'il observerait, aussitôt que je le lui demanderais, soit pendant, soit après la séance, soit dans un an, soit dans dix. Hier donc, il était avec nous; je vais vous raconter ce qui s'est passé.

Moins d'un quart d'heure après avoir été endormie, la somnambule, sur les yeux de laquelle le triple bandeau de velours noir avait été appliqué et collé de façon à satisfaire les plus exigeans, nomma plusieurs cartes,

lut plusieurs mots, joua plusieurs parties. Tous les spectateurs étaient émerveillés, et l'on s'amusait à reproduire l'expérience lorsque je m'approchai de Gaubert et lui dis à l'oreille : Etes-vous content ? — Oui. — Êtes-vous convaincu ? — Oui. — Eh bien ! vous allez signer de suite. — Bah ! — C'est chose convenue ; mais auparavant faites-moi le plaisir de transmettre à madame Sand les deux premières questions que je viens de vous faire, puis d'ajouter : « Tous ces messieurs vont signer un procès-verbal, » ils espèrent, Madame, que vous leur ferez l'honneur » de signer avec eux ; » ensuite vous me rapporterez la réponse. — Gaubert eut la bonté de se rendre à ma prière, et deux minutes après il revint me dire que Madame Sand signerait. — Fort de ce consentement, à mon tour j'allai successivement dire aux autres assistans, en commençant par les plus gros bonnets : « Madame Sand va signer avec nous ce » qu'elle a vu ; seriez-vous assez bon, Monsieur, pour » donner aussi votre précieux témoignage ? nous » en serions très honorés, etc., etc. » Et autres *pilules dorées* que nous, pauvres travailleurs ! sommes dans l'obligation de débiter aux civilisés, alors qu'il s'agit de faire passer la vérité. — Pitié ! — Sur la réponse affirmative de chacun d'eux, l'un de nous fit le procès-verbal et tout le monde y apposa sa griffe, celle de Georges Sand en tête.

Enfin, mon ami, voilà un succès bien complet. A mes yeux, celui-ci est le précurseur d'une victoire

qu'il faut attendre avec patience et préparer avec courage. J'ai foi qu'elle arrivera; mais il faudra long-temps guerroyer, parce que, comme le répètent depuis Fontenelle tous les diseurs de lieux communs, la vérité est un coin qu'on ne peut faire entrer que par le gros bout. En conséquence je me prépare à la lutte, j'attends les événemens, et à la première faute que nos ennemis feront, j'attaquerai. — Qu'ils se hâtent d'en commettre.

Adieu,

F.

LETTRE HUITIÈME.

Paris, ce 8 septembre 1838.

Mon bon ami,

Dans ma lettre du deux de ce mois je vous exprimais le désir que nos adversaires commissent quelque faute; en d'autres termes, qu'ils attaquassent de nou-

veau la véracité du phénomène qu'on observe sur Mademoiselle Pigeaire. — Mes vœux sont exaucés. Le docteur Donné vient de publier un feuilleton dans lequel, après avoir fait grand étalage d'une doucereuse modération et d'une impartialité qui n'est que dans les mots, il s'efforce de stigmatiser le magnétisme en terminant son article par le paragraphe suivant : « *Beaucoup de mes confrères trouveront sans* » *doute que je me suis donné trop de peine pour pousser à* » *bout le charlatanisme dénoncé par l'académie de mé-* » *decine; quant à moi, indépendamment de ma satisfac-* » *tion personnelle, je crois avoir servi les intérêts de la* » *vérité, en suivant dans tous ses détours et avec patience,* » *un prétendu phénomène dont on fait grand bruit dans* » *le monde, et en le mettant dans tout son jour; encore* » *quelques exemples de ce genre et le magnétisme sera* » *bientôt réduit à sa juste valeur dans l'opinion publi-* » *que.* »

Telles sont les conclusions de M. Donné.

Ne trouvez-vous pas, mon ami, que pour se permettre de parler si dédaigneusement, on doit être bien sûr de sa propre force, ou de la faiblesse de ses adversaires. Assurément je connais la force de M. Donné, et il ne faut que lire ses feuilletons hebdomadaires pour rendre justice à son talent de journaliste ; je connais également la faiblesse de beaucoup de magnétiseurs comme écrivains, et en particulier la mienne ; mais ici ce n'est pas de talent qu'il s'agit, c'est d'un fait que tous les mots, toutes les phrases.

tous les raisonnemens, toutes les théories de toutes les académies sublunaires ne pourront jamais détruire, parce que ce qui est, est; et ne pourront peut-être non plus jamais expliquer, parce que l'intelligence humaine a des bornes, et des bornes plus étroites que les académiciens ne le croient généralement. — Quoi qu'il en soit, armé de ce fait que, contrairement à la plupart des phénomènes magnétiques, je puis reproduire de temps en temps devant un certain nombre de personnes, je suis prêt à lutter contre tout individu de quelque poids, qui s'avisera de le nier hautement; et je n'ai pas besoin d'un immense talent pour une pareille entreprise : il me suffit d'avoir assez de sens pour bien choisir mes témoins, assez de douceur dans les formes pour les amener à certifier par écrit ce qu'ils auront vu, assez d'adresse pour me faire un bouclier de leurs signatures, assez de fermeté pour ne pas m'effrayer des criailleries des intéressés, assez d'orgueil pour sentir que seul je puis avoir raison contre eux tous, assez de conviction pour ne pas trébucher au moindre choc, assez d'espérance pour sans cesse réchauffer mon ardeur, assez de courage pour attaquer ou riposter, enfin assez de force pour mettre à la raison l'ennemi qui m'enfoncerait le clou trop avant. Je ne prétends pas que tout cela soit facile, mais je prétends que tout cela est indispensable, quand on a pris la résolution d'apporter aux hommes une vérité nouvelle de difficile vérification, surtout à une époque de couardise et chez un peuple

qui, doué de peu de justice et de beaucoup de vanité, craint par-dessus tout le ridicule; comme si le ridicule pouvait tuer autre chose que la petitesse ou la sottise.

Je retourne au rédacteur des *Débats* : — Depuis un mois que Bernard de la Fosse est venu me chercher pour arrêter la déroute que l'inique rapport de l'académie de médecine avait provoquée, c'est M. Donné qui descend et que je rencontre le premier dans l'arène : c'est donc lui que je combats le premier. Si un autre y descend encore, je le combattrai de même, et toujours et toujours, tant que Dieu me prêtera vie, et jusqu'à ce que le magnétisme soit de notoriété scientifique ou populaire. — *Vitam impendere vero.*

Il est presque superflu de vous dire que comme je ne puis disposer à mon gré de la petite somnambule, puisque ce n'est pas moi qui la magnétise, j'ai prié Madame Pigeaire, en l'absence de son mari, de m'adresser quelques lignes qui pussent au besoin prouver à M. Donné que je ne lui réponds pas sans le consentement des personnes mises en scène dans son article. Je sais ce que je fais en prenant ostensiblement la défense du magnétisme; je sais que dans une telle entreprise je joue gros jeu, en termes plus clairs, que je risque d'échanger ma réputation d'homme de sens et de probité, contre celle de niais ou de charlatan ; c'est pour cela qu'avant d'agir, je

m'entoure de précautions, et que j'entends tenir moi-même les cartes, ou ne pas jouer.

Voici le billet de Madame Pigeaire :

« Paris, ce 6 septembre 1838.

« Monsieur,

» Lorsque dernièrement mon mari est parti pour » Montpellier, il vous a prié de veiller à sa place pour » la cause que vous défendez tous deux, et il m'a re- » commandé d'invoquer vos bons conseils si, pour » la même cause, j'en avais besoin. Le moment de » m'adresser à vous, Monsieur, est arrivé : ce matin » on m'apporte à lire un article dirigé contre nous; » veuillez le parcourir et me dire ce que je dois faire, » ou faire vous-même tout ce que vous jugerez conve- » nable. Vous savez que ma fille est maintenant bien » rétablie et en état de supporter une séance, met- » tez à contribution sa lucidité si vous le croyez utile » dans l'intérêt de la vérité.

» J'ai l'honneur, Monsieur, de vous saluer avec » une parfaite considération.

» PIGEAIRE BANNE. »

Voici maintenant ma réponse à M. Donné :

« Paris, ce 7 septembre 1838.

» Monsieur,

» Dans votre article publié le 4 de ce mois par le » *Journal des Débats*, vous dites : 1° que pour arriver » à une conviction profonde sur la réalité du phéno- » mène de la vision à travers un corps complètement » imperméable à la lumière, vous avez proposé à M. » Pigeaire de remplacer le bandeau dont il fait usage » par un autre bandeau analogue que vous fourniriez » vous-même; 2° que M. Pigeaire a d'abord accepté » votre proposition; 3° enfin qu'après avoir vainement » attendu une expérience pendant un mois, vous » avez réclamé votre bandeau qui vous a été remis.

» Je ne contesterai aucun de ces faits, car ils sont » vrais. Toutefois, pour expliquer le retard dont vous » vous plaignez, je rappellerai que Mademoiselle Pi- » geaire a été indisposée; et pour vous prouver que » cette indisposition n'était pas un prétexte afin d'é- » viter l'expérience, aujourd'hui que votre proposi- » tion devient publique et prend par là une impor- » tance qu'elle n'avait pas, je viens vous déclarer que » je l'accepte tout entière et telle que vous l'avez for- » mulée dans l'article du *Journal des Débats* qui donne

» lieu à la lettre que j'ai l'honneur de vous écrire en
» ce moment. M. Pigeaire est absent de Paris, en
» partant il m'a confié les intérêts de sa cause qui est
» aussi la mienne ; j'entre en lice pour la défendre,
» avec la conviction de l'homme de science qui a vu,
» bien vu, revu.

» Ainsi, Monsieur, quand vous voudrez, et au plus
» tard d'ici à la fin de ce mois, la sévère épreuve que
» vous avez demandée sera faite en présence de six
» notabilités intellectuelles, dont trois de votre choix
» et trois du mien. Si vous souscrivez à ma proposi-
» tion, je désire que vous me livriez d'avance le grand
» bandeau qui vous a été renvoyé, afin que nous
» puissions l'essayer de nouveau. Je désire aussi que
» huit à dix jours avant l'expérience définitive, vous
» me fassiez parvenir un ou plusieurs bandeaux pa-
» reils à ce dernier.

» Vous saisirez parfaitement, Monsieur, le pourquoi
» de cette précaution ; c'est parce que la somnam-
» bule lit beaucoup plus difficilement, alors que le
» bandeau qu'on lui applique sur les yeux vient d'être
» touché par une personne autre que celle qui la ma-
» gnétise. Voici d'ailleurs comment nous pourrons
» procéder : tous les bandeaux que vous m'aurez en-
» voyés, cinq ou six par exemple, seront déposés au
» commencement de chaque séance sur une table ;
» vous-même désignerez, sans y toucher, celui que
» nous devrons employer ; alors vous l'examinerez
» seulement de l'œil, et les autres vous seront rendus

» de suite. Quant à celui qui servira à l'expérience, il » ne vous sera remis qu'après que celle-ci sera ac- » complie, pour que vous le puissiez examiner de » tous vos sens ; du reste, vous ne le perdrez pas de » vue. Il est inutile, je pense, de vous dire qu'avant » de me délivrer ces bandeaux, vous les aurez préa- » lablement fait agréer par les trois savans qui de- » vront prononcer avec vous, et que ces Messieurs » vous auront promis que si Mademoiselle Pigeaire lit » à travers un de ces bandeaux fournis par vous, dans » un livre apporté par eux, ils se déclareront convain- » cus et le certifieront par écrit, séance tenante.

» Vous savez, Monsieur, que les effets magnétiques » ont des intermittences, et qu'ils ne se produisent » pas toujours à l'instant même où l'on voudrait les » constater. Dans le cas où nous aurions à subir ces » accidens, et pour vous démontrer que nous n'en- » tendons pas nous retrancher indéfiniment derrière » le moyen d'excuse qu'ils pourraient nous offrir, je » vais leur assigner un terme, passé lequel nous n'au- » rons plus le droit d'en arguer :

» 1° Chaque séance pourra durer trois heures ;

» 2° Il pourra y avoir trois séances ;

» 3° Sauf le cas où l'une des deux personnes indis- » pensables à l'expérience serait atteinte d'une mala- » die bien constatée par vous qui êtes médecin, les » séances ne seront pas éloignées de plus de quinze » jours.

» Nous-mêmes, Monsieur, nous nous reconnai-

» trons vaincus si, avec cette latitude imposée par la
» nature quelquefois rebelle du principe magnétique,
» Mademoiselle Pigeaire ne parvient pas à lire à tra-
» vers l'opacité de votre bandeau.

» Vous savez encore, Monsieur, que l'indépendance
» de position est en général une des meilleures ga-
» ranties qui puissent concourir à valider les juge-
» mens. Eh bien! Les médecins, qui ont tout à per-
» dre si le magnétisme est vrai, tout à gagner s'il est
» faux, ne sont donc pas dans les conditions néces-
» saires pour le bien apprécier. Ces messieurs com-
» prennent en effet, ou doivent comprendre toute la
» portée du phénomène de la vision à travers un
» bandeau; car de ce prodige au prodige de voir dans
» l'intérieur du corps d'un malade et de décrire sa
» maladie, il n'y a pas loin. Si l'un est possible,
» pourquoi l'autre ne le serait-il pas? Et alors!!! —
» Mais vous voulez, comme moi, une détermination
» exacte de la valeur du grand fait qui nous occupe;
» ainsi point de gens juges et parties pour le vérifier,
» ainsi point de médecins. Les savans étrangers à
» l'art de guérir ne manquent pas en France, votre
» choix sera facile, et le jugement porté inattaquable.
» — Du reste, pour notre part, si nous attachons
» une haute importance à prouver le fait en litige,
» ce n'est pas pour le plaisir, acheté bien cher! de
» montrer un phénomène inutile, mais pour appren-
» dre à l'humanité à en tirer de précieuses consé-
» quences.

» Nous nous trouverons heureux, Monsieur, de » voir le combat transporté sur un autre terrain que » celui de l'académie de médecine ; et quoiqu'il ne » faille que des yeux pour constater un fait de cette » naiure, et de la bonne foi pour le proclamer, les » partisans du magnétisme seront encore plus tran- » quilles sur le succès de leur cause, quand ils ap- » prendront qu'elle a pour juges des savans aussi re- » commandables que ceux que vous nommez dans » votre article ; c'est-à-dire, des hommes d'une haute » capacité, d'une moralité reconnue, et d'une indé- » pendance qui leur permet d'attester ce qu'ils ont » vu, quand ils l'ont bien vu..

» Je suis persuadé, Monsieur, que votre amour » pour la science vous empêchera de repousser une » proposition à la suite de laquelle le débat sera peut- » être terminé, et j'attends de votre esprit de justice » l'insertion prochaine de cette lettre dans le journal » où vous écrivez.

» Recevez, Monsieur et très honoré confrère, l'as- » surance de ma considération distinguée.

» FRAPART.

» D. M. P. »

Vous voyez, mon ami, que cette lettre est, quoique je le dise, pleine de modération. Après la lecture de l'article des *Débats*, j'aurais sans doute eu le droit d'être virulent ; mais outre que la virulence ne prouve pas qu'on a raison, la justice ne permet son emploi

que comme elle permet celui de la force, seulement avec les hommes qui ne respectent que ceux qu'ils craignent.

Vous voyez aussi que dans cette lettre qui sera publiée ou par *les Débats*, ou par d'autres journaux, je commence à lever l'étendard de la révolte contre ce que j'appelle *leur médecine*, en disant : « *Les médecins,* » *qui ont tout à perdre si le magnétisme est vrai, tout à* » *gagner s'il est faux, comprendront toute la portée du* » *phénomène de la vision à travers un bandeau; car de* » *ce prodige au prodige de voir dans l'intérieur du corps* » *d'un malade et de décrire sa maladie, il n'y a pas loin.* » *Si l'un est possible, pourquoi l'autre ne le serait-il pas?* » *Et alors!!!* » — Oui, si le magnétisme est vrai, (et quand on a magnétisé *soi-même*, on n'en doute pas), dans ces quatre lignes il y a prédiction de toute une réforme médicale. Les médecins, je le sais, les laisseront passer sans mot dire dans la crainte de les faire remarquer; c'est leur rôle, si non leur devoir ! Mais ce n'est pas pour eux, ni même pour le présent que je les émets; plus tard, et en d'autres mains que les leurs, elles porteront les fruits qu'elles ont en germe.

Adieu,

F.

LETTRE NEUVIÈME.

Paris, ce 10 septembre 1838.

Mon bon ami,

M. Donné m'a répondu.—Il ne veut pas publier ma lettre dans le *Journal des Débats* où son feuilleton d'attaque a paru. Toutefois, son refus est fait avec une voix de renard. Vous allez en juger, voici sa lettre :

« Je regrette, Monsieur, que l'on m'ait laissé par-
» tir de Paris sans me rendre témoin de l'expérience
» qui avait été convenue entre M. Pigeaire et moi, et
» que j'ai attendue pendant un mois ; j'avais prévenu
» M. et Madame Pigeaire que j'avais un petit voyage
» à faire, et que je ne pouvais me mettre à leur dis-
» position que jusqu'à la fin d'août, ce temps étant,
» de l'aveu de M. Pigeaire lui-même, plus que suffi-
» sant, puisqu'il ne m'avait d'abord demandé que
» huit jours ; je n'en suis pas moins disposé à accepter
» de nouveau tous les moyens qui me seront offerts
» de changer mon opinion et de me convaincre d'un
» fait qu'il n'a pas dépendu de moi de vérifier et de

» mettre dans tout son jour : ce n'est ni la patience ,
» ni la bonne volonté, ni l'impartialité qui m'ont
» manqué, et je puis vous assurer qu'aucune consi-
» dération d'intérêt n'aurait eu d'accès sur moi; je
» n'aurais pas hésité à publier la vérité quelle qu'elle
» fût, et tous mes efforts n'ont eu pour but que de
» découvrir cette vérité. Je regrette encore une fois
» très sincèrement que l'on n'ait pas mieux profité
» de ma bonne volonté. Je sais que Mademoiselle Pi-
» geaire a été incommodée, mais je n'ignore pas
» non plus que dans l'espace de trois semaines, elle
» a pu donner séance au moins trois fois, et il n'y
» avait aucune raison pour que l'une de ces séances
» ne fût pas pour moi. Tous ces motifs ne m'empê-
» chent pas, Monsieur, d'accueillir votre proposi-
» tion; malheureusement les conditions qu'il s'agit
» d'établir de part et d'autre ne sont pas une affaire
» que l'on puisse traiter de loin ; nous aurons besoin
» de causer ensemble, et je devrai de mon côté sou-
» mettre ce que nous aurons arrêté aux témoins que
» je choisirai. Il est donc indispensable d'attendre
» mon retour pour entamer cette négociation, et je
» vous promets que je vous préviendrai aussitôt
» que je serai arrivé à Paris. Vous me demandez en
» attendant de publier votre lettre dans le *Journal*
» *des Débats*, mais c'est à quoi je ne puis consentir;
» il sera temps de revenir sur cette affaire quand
» nous serons tombés d'accord et que votre réclama-
» tion pourra être appuyée de faits; jusque-là toute

» publication serait inutile et aurait même de l'incon-
» vénient; cette lettre pourrait être pour d'autres
» personnes un prétexte d'éterniser cette discussion,
» sans rien conclure; si l'expérience que vous me
» proposez et que je verrai avec empressement pro-
» duisait encore un résultat négatif, il est probable
» qu'il m'arriverait d'autres réclamations et ainsi de
» suite, sans en voir la fin. Il est donc beaucoup
» plus convenable, comme vous le comprendrez
» vous-même, d'attendre les faits, et je vous promets
» de vous rendre bonne et entière justice.

» Je suis très fâché d'être obligé de vous faire at-
» tendre, mais j'avais prévenu M. Pigeaire de mon
» départ, et ce n'est pas ma faute si ce que vous
» croyez la vérité éprouve quelque retard à être pu-
» blié par moi; au reste, quinze jours de plus ou de
» moins sont peu de chose en cette affaire.

» J'ai l'honneur d'être, Monsieur et cher confrère,

» Votre très dévoué,

» AL. DONNÉ. »

» Noyon, 9 septembre 1838. »

Telle est, mon ami, la réponse textuelle du rédacteur *des Débats*. — Ainsi, avant de nous accorder le droit de nous défendre, ce monsieur trouve juste d'attendre que le venin qu'il nous a lancé ait lon gue-

ment circulé et produit son effet. Sans doute qu'il trouverait également juste qu'à son exemple presque tous les journaux répétassent à l'envi, en termes plus ou moins crus, comme naguère ils l'ont fait, que le magnétisme est une jonglerie et M. Pigeaire un jongleur. — Non, non, il ne peut pas, il ne peut plus en être ainsi, parce que c'est une iniquité. Aussi ce matin, dès que la lettre de M. Donné m'eût été remise, ai-je répliqué à ce confrère de façon à lui prouver que je ne suis pas le plus endurant des mortels. —Lisez :

» Paris, ce 4 septembre 1838.

» Monsieur,

» Vous m'écrivez : *Je ne puis consentir à publier votre* » *lettre dans le* Journal des Débats; *il sera temps de re-* » *venir sur cette affaire quand nous serons tombés d'ac-* » *cord et que votre réclamation pourra être appuyée sur* » *des faits; jusque-là toute publication serait inutile et* » *pourrait être un prétexte pour éterniser la discussion.*

» Permettez-moi de vous le dire, Monsieur, voilà » ce qui s'appelle de la *prudence,* mais de vous j'atten- » dais justice.

» Comment! vous portez aux magnétiseurs un défi; » les magnétiseurs l'acceptent, et c'est alors que vous » essayez de temporiser! Est-ce donc pour éviter le

» combat, ou est-ce pour prendre une meilleure posi-
» tion? quoi qu'il en soit, grâce à vous, Monsieur,
» je trouve la mienne parfaite, et ne la perdrai pas:
» ce serait imprévoyance et maladresse. Ici, ce n'est
» pas ma cause que je défends, c'est celle de gens
» que depuis cinquante ans on traite de visionnaires
» ou de fourbes; c'est celle d'une grande vérité; c'est
» enfin celle d'une *chose* qui doit changer la face de
» quelques sciences, et tôt ou tard en détruire une.
» Il faut en finir, Monsieur, avec le mensonge de
» quelque côté qu'il soit, et puisque par votre article
» du 4 vous avez eu l'imprudence de nous jeter avec
» dédain une dernière fois le gant, je le ramasse et
» j'irai jusqu'à la victoire ou la défaite. Oui, j'irai
» jusqu'au bout, car j'ai pour moi la vérité; et pour
» soutiens de la vérité, j'ai les signatures de MM. *Or-*
» *fila*, *Guéneau de Mussy*, *Adelon*, *Bousquet*, *Réveillé-*
» *Parise*, *Ribes;* j'ai aussi celles de *Georges Sand*, de
» *Madame Marliani*, de *M. Léon Faucher* (du Cour-
» rier), de *M. Albéric Second* (du Charivari), de *M. Les-*
» *seps* (du Commerce), de *MM. Mialle*, *Bazille*
» et *Bernard de la Fosse*, des docteurs *Baldou* et *Berna;*
» enfin j'ai plus que tout cela encore, j'ai ma con-
» viction! je puis même invoquer le témoignage de
» plusieurs journalistes qui n'ont pas signé, mais que
» j'ai pris soin d'inviter, parce que ces hommes-là,
» qui ne sont pas des médecins, n'ont aucun intérêt
» à étrangler le magnétisme.

» Je pense, Monsieur, qu'en y réfléchissant mieux,

» vous trouverez ma réclamation équitable, et que
» vous comprendrez qu'un nouveau refus de publier
» ma lettre m'obligerait, bien à regret sans doute, à
» la faire insérer dans les journaux.

» J'ai l'honneur, etc.

» FRAPART.

» D. M. P. »

» *P. S.* Ma première lettre, datée du 7 et partie le 8,
» ne vous est arrivée que le 9 ; la vôtre m'arrive le 10
» au matin. — Celle-ci datée du 10 ne partira que
» le 11, pour vous être remise le 12. — Le 13 je
» puis et dois avoir une réponse, ou plutôt une pro-
» messe d'insertion pour le 15 au plus tard. Si je
» n'en ai pas, le 13 au soir je me regarderai comme
» libre de parler dans les journaux. — J'ai hâte d'en
» finir ! »

Voilà, mon ami, ma seconde lettre à M. Donné ; à présent qu'il n'y a plus à y revenir puisqu'elle est partie, je conviens que d'aucuns la trouveraient un tantinet mordante, acérée, fiévreuse, et peu propre à le ramener à nous. — Comment, en effet, va-t-il interpréter le mot *prudence ?* Des méchans penseraient peut-être que ce mot tient la place d'un autre. Mais je leur répondrai par : *honni soit qui mal y pense.* — Et le post-scriptum, qu'en dira-t-il ? J'ai tranché là du *Popilius*, et M. Donné ne poussera peut-être pas

jusqu'au bout le rôle d'*Antiochus;* en d'autres termes, il serait possible qu'il n'insérât pas ma lettre et ne me répondît point. Alors, tant pis, car j'aurais perdu l'occasion d'en faire un de nos partisans; mais dans ce cas, mon épître en forme de coup de boutoir aura du moins servi à le mettre hors de combat; et c'est déjà quelque chose, puisque pour gagner une bataille, il faut commencer par faire taire le feu de l'ennemi. — J'attendrai le vent pour faire voile.

Adieu,

F.

LETTRE DIXIÈME.

Paris, ce 20 septembre 1838.

Mon bon ami,

Comme je le craignais, ma seconde lettre à M. Donné est restée sans réponse, et c'est seulement aujourd'hui que ma première a paru dans *le Commerce*. Ce n'est pas sans peine, car depuis le 14 je frappe à la porte de plusieurs journaux. C'est à y renoncer! La difficulté était d'autant plus grande pour moi auprès

des journalistes, que je répondais à un des leurs, et que ces messieurs ont ou paraissent avoir pour principe de ne s'attaquer qu'à bon escient à leurs confrères. Ils ressemblent, je crois, à ces champions de théâtre qui se battent entre eux avec des sabres de bois. Est-ce charité ? D'ailleurs, c'est presque toujours ainsi que cela se passe entre les gens dits comme il faut. Voyez les peintres, les musiciens, les poètes, les avocats.... et les médecins donc !.... en voilà, j'espère, qui se détestent, mais qui se ménagent ! Jamais, par exemple, vous n'en entendez un seul dire franchement du mal d'un autre ; pour cela il ne manque pas de prendre un biais et de commencer par l'éloge pour finir par la réticence. C'est le fourbe qui s'écrie :

Alidor ! Alidor ! c'est un de mes amis,
Je l'ai connu laquais avant qu'il fût commis....

Au surplus, mon article est inséré. Maintenant je vais songer à *que faire* pour amener de nouveau M. Donné dans l'arène. — Je sens que ce ne sera point aisé.

Adieu, mon ami,

F.

P. S. Je vous quitte pour aller assister à une séance somnambulique de mademoiselle Pigeaire.

LETTRE ONZIÈME.

Paris, ce 21 septembre 1838.

Mon bon ami,

Mauvaise nouvelle !... Dans la séance d'hier la somnambule n'a pu lire ni jouer aux cartes. Cela m'a beaucoup contrarié, parce que nous étions nombreux, et que je crains toujours le découragement de madame Pigeaire. Néanmoins j'ai fait contre fortune bon cœur, et lui ai prouvé que cet insuccès ne signifie rien. — Pour moi qui ne puis m'arrêter devant des fétus de paille, je viens d'écrire de nouveau à M. Donné : c'est une démarche que je devais faire dans l'intérêt de notre cause, car si par ma première lettre j'ai profité de la gaucherie qu'il a faite en nous jetant le gant, j'ai à mon tour un peu gâté notre partie par la virulence de ma seconde. Or, s'il est important de savoir utiliser promptement les fautes de son adversaire, il ne l'est pas moins de savoir réparer vite ses propres fautes. C'est l'unique moyen de n'avoir jamais tort, au moins pendant long-temps. J'ai donc écrit à M. Donné, voici ma lettre :

« Paris, ce 21 septembre 1838.

» Monsieur,

» Maintenant que ma réponse à votre article a paru
» dans le *Journal du Commerce*, je vous dois une ex-
» plication.

» Nous ne nous connaissons ni l'un ni l'autre, et
» sans doute nous nous jugeons mal l'un et l'autre :
» ainsi, peut-être n'avez-vous pas autant de *prudence*
» que votre refus d'insérer ma réponse à votre arti-
» cle du 4 me l'a d'abord fait croire, et peut-être
» aussi n'ai-je pas autant de violence que ma seconde
» lettre a pu vous le faire présumer. Dans tous les
» cas, je tiens trop à ne jamais avoir de torts volon-
» taires envers personne, pour ne pas réparer ceux
» que je puis avoir envers vous. Or, en relisant au-
» jourd'hui ma seconde lettre, je trouve qu'elle est
» au moins recouverte d'acrimonie; donc je dois et
» je viens vous l'avouer, bien convaincu qu'à vos
» yeux comme aux miens, reconnaître un tort, c'est
» l'effacer.

» A présent, Monsieur, je pense avoir le droit de
» vous demander un rendez-vous pour nous enten-
» dre. — Défendre une vérité, ou attaquer une er-
» reur, sont des rôles auxquels ni vous ni moi ne
» pouvons renoncer.

» D'ailleurs, quelle que soit l'issue du combat, la
» vérité seule peut y gagner ; et je suis sûr d'avance
» que notre estime réciproque n'y perdra rien.

» Recevez, Monsieur et très honoré confrère,
» l'assurance de ma considération distinguée.

» FRAPART,
» D. M. P. »

» *P. S.* Hier nous avons eu une séance chez M. Pi-
» geaire, la petite n'a pas pu lire un mot. C'est la
» première fois que cela lui arrive, du moins devant
» moi. Mais nous étions *vingt!* c'est-à-dire onze ou
» douze de trop. »

Telle est, mon ami, ma lettre à M. Donné. Mon *post-scriptum* va probablement vous paraître incirconspect : détrompez-vous! à quoi bon chercher à cacher ce que dix journalistes savent, et dix autres personnes avec eux? Et puis n'est-ce pas prudence que de se livrer à son ennemi quand on ne peut lui échapper? N'est-ce pas se donner la chance de s'en faire un ami, ou lui fournir l'occasion de commettre une petitesse? Suivant moi, la franchise est souvent aussi de l'adresse ; c'est avec elle que je fais de la

diplomatie, lorsque j'en fais. — Quant au corps de ma lettre à M. Donné, vous le blâmerez peut-être aussi; mais la justice et le bon sens exigeaient qu'il fût ainsi *contexté :* la justice, parce qu'en effet j'ai été trop violent avec lui; le bon sens, parce qu'on ne fait revenir un adversaire, sur un parti pris, que par la raison.

Tout à vous,

F.

P. S. La séance est remise à lundi prochain.

LETTRE DOUZIÈME.

Paris, ce 25 septembre 1838.

Mon bon ami,

Nous avons eu hier une magnifique séance; mademoiselle Pigeaire a lu, au bout de vingt minutes de sommeil, diverses phrases qu'on lui avait présentées, et entre autres celle-ci écrite par un des assistans :

Qu'en penseront les savans
Et qu'en penseront les ignorans?

Puis elle a joué trois parties de cartes avec trois personnes différentes.

Je m'étais arrangé de façon qu'il n'y avait que dix spectateurs, presque tous journalistes. — Mettre de son côté les gens qui tiennent les verges, c'est savoir vivre; et vraiment c'est un plaisir que d'avoir à faire à des gens d'esprit, alors qu'ils sont désintéressés dans la question. Tout marche droit et vite. Aussi chacun s'est déclaré vaincu et convaincu, aucun n'a réclamé contre la preuve administrée, parce qu'en effet cette preuve est de nature à triompher du doute le plus enraciné et de l'incrédulité la plus opiniâtre ; bref, tout le monde a signé de grand cœur. J'avais appliqué le bandeau, — en me faisant aider, comme à l'ordinaire, par un incrédule. — aussi exactement que le jour où vous étiez présent ; et vous devez vous souvenir que rien ne clochait.

C'est ainsi, vous le savez, que je procède toujours en fait de magnétisme et dans l'observation des phénomènes extraordinaires ou nouveaux pour moi ; je veux tout voir de mes deux yeux, tout écouter de mes deux oreilles, tout odorer de mes deux narines, tout palper de mes deux mains, et s'il le faut, tout goûter de toute ma bouche. Mais aussi, après une pareille exploration, je n'ai plus à y revenir, ma conviction est entière, et je ne crains pas de monter sur les toits pour la crier. — Autant que possible, j'en agis de même quand je montre un fait, je désire qu'on touche l'évidence du doigt, et je n'ai pas la sotte pré-

tention d'exiger qu'en pareille matière on s'en rapporte à ma bonne foi. Au reste, pour mon compte, j'aime mieux être sûr que persuadé; je pense que les autres sont de même, et je les traite en conséquence.

M. Donné, *des Débats*, ne m'a point encore honoré d'une réponse; il y a pourtant déjà quatre jours que je lui ai écrit! Est-ce qu'il reculerait? Cela ne m'arrangerait pas, car on ne peut vaincre sans combattre. Sans doute sa retraite équivaudrait à une défaite; mais je ne me soucie pas d'une victoire si facile : elle serait sans retentissement pour la vérité.

Adieu, mon ami,

F.

LETTRE TREIZIÈME.

Paris, ce 7 octobre 1838.

Mon bon ami,

Il paraît que M. Donné a juré de ne pas me répondre; il continue de faire le boudeur, qu'il boude! c'est encore une manière d'être prudent.

En lui écrivant pour la troisième fois, le 21 septembre, afin de le faire descendre de nouveau dans la lice, je m'était promis de n'attendre que pendant dix jours sa réponse, et si à cette époque elle n'était pas arrivée, de choisir un autre adversaire; il n'en manque pas, mais je les veux dignes de mes coups. Depuis quelque temps j'en avais un en vue, et l'un des plus huppés, l'illustre professeur Bouillaud! Voici mon principal grief contre lui.

Vous vous rappelez sans doute l'outrage, — et je voudrais rencontrer sous ma plume un mot plus énergique, — l'outrage que cet homme a jeté à la face de l'homœopathie et du magnétisme devant cinq cents personnes réunies dans la salle Saint-Jean, à l'occasion de l'anniversaire de la mort de Gall; eh bien! c'est de là que je pars pour engager l'attaque, ou plutôt pour continuer la défense du magnétisme et commencer celle de l'homœopathie.

Ces jours derniers l'insultante invective de M. Bouillaud m'est revenue sous les yeux en feuilletant la *Gazette phrénologique*; elle a réveillé toute mon indignation et m'a suggéré la lettre suivante que j'enverrai au provocateur en même temps que je la ferai paraître dans un journal. — Lisez :

« A MONSIEUR BOUILLAUD,

» **Professeur de la Faculté de Médecine, médecin de l'hôpital**
» **de la Charité, membre de l'Académie royale de médecine,**
» **président de la Société Phrénologique de Paris.**

» Monsieur,

» Lorsqu'un homme aussi haut placé que vous l'ê-
» tes parmi les savans se prononce pour ou contre
» une question scientifique, il fait pencher, au moins
» momentanément, la balance de son côté : c'est
» donc un devoir pour lui de ne se décider publique-
» ment qu'après mûre délibération ; car s'il met son
» vote dans le plateau de l'erreur, il blesse la justice
» et la vérité.

» Ces réflexions me sont inspirées, Monsieur, par
» la lecture d'un discours dans lequel vous vous met-
» tez franchement au nombre des adversaires de
» l'homœopathie et du magnétisme, en disant :

« *Qu'on fasse un Napoléon, un Foy, un Socrate,*
» *avec ces têtes, avec ces vases d'argile!... Qu'on fasse*
» *un pareil miracle, et des-lors nous conviendrons que*
» *la phrénologie n'est qu'une chimère, qu'un vain mot, à*
« *l'instar de ce magnétisme, de cette homœopathie entre*
» *lesquels on n'a pas rougi de la placer comme si on eût*
» *voulu renouveler pour elle le supplice de la crucifica-*
» *tion.*

» Il est inutile de vous rappeler, Monsieur, qu'un » sarcasme, si *magnifiquement* habillé soit-il, n'est » pas une raison; seulement je me suis dit en voyant » le vôtre passer : hier, persécutés! aujourd'hui, » persécuteurs! — Quoi qu'il en soit, à moi parti- » san de l'homœopathie et du magnétisme, votre at- » taque donne le droit et impose le devoir de répon- » dre pour neutraliser l'effet de vos paroles, pour dé- » fendre ce que je regarde comme vrai, enfin pour » le propager; bien convaincu d'ailleurs que vous » auriez le noble courage de vous rétracter, si l'on » parvenait à vous prouver, *par des faits*, que vous » vous trompez.

» Dans cette lettre, je ne m'occuperai point d'ho- » mœopathie; toutefois, en ma qualité de phréno- » logiste parlant à un phrénologiste, je dirai qu'ex- » cepté le front du général Foy, nous n'avons pas en » France de front plus vaste que celui de Hahne- » mann; et, pour imiter un instant votre brillant » langage métaphorique, j'ajouterai que ce front est » fait pour ceindre le diadème de la science.

» Quant au magnétisme, comme il est tout palpi- » tant des meurtrissures qu'on lui a faites, c'est par » lui que je vais commencer. Ce sera, si je parviens » à vous convaincre, un titre pour essayer plus tard » votre conversion homœopathique. — Cette préten- » tion vous étonne sans doute? Eh! Monsieur, main- » tenant le grand Broussais lui-même est loin de

» médire de l'homœopathie. Vous n'aurez pas autant
» de chemin à faire qu'il en a fait.

» A en juger par le superbe mépris que vous affi-
» chez pour ce pauvre magnétisme, votre conviction
» qu'il n'est qu'un leurre, paraît inébranlable. Je
» crois pourtant avoir la puissance de changer cette
» conviction, par le double motif que j'ai à vous
» montrer des faits évidens, et que votre moralité
» m'est un garant que vous consentirez à les regarder
» de près et sans prévention aucune.

» Ecoutez-moi, Monsieur; les phénomènes ma-
» gnétiques, considérés sous le point de vue de leur
» degré de certitude, sont de deux sortes: les uns
» douteux, les autres incontestables; les uns qui re-
» muent, les autres qui renversent; les uns aux-
» quels on ne peut ajouter une foi entière que si l'on
» a confiance dans le magnétiseur et peut-être aussi
» dans le magnétisé, les autres qui stupéfient même
» les hommes les plus défians, les plus incrédules et
» les plus clairvoyans. — Les faits de lucidité médi-
» cale sont au nombre des premiers : ils ne prouvent
» rien qu'au malade guéri; les faits de lecture à tra-
» vers un corps imperméable à la lumière sont au
» nombre des seconds : ils forcent ceux qui les ob-
» servent à s'écrier : *Mystère!* Avec les premiers,
» quoi qu'on fasse et qu'on dise, il y a toujours,
» pour le spectateur prévenu, matière à soupçon;
» avec les seconds, non. — Eh bien! Monsieur,
» puisque vous proclamez le magnétisme un men-

» songe, je vous propose, afin de vous démontrer
» que ce n'est pas même une erreur et que c'est au
» contraire une vérité, je vous propose de livrer à
» votre observation judicieuse et sévère, mais impar-
» tiale, un fait de la seconde espèce; c'est-à-dire une
» somnambule lisant à travers une couche de coton
» posée sur ses yeux et un bandeau qui, composé
» de trois épaisseurs de velours noir, s'étend d'une
» tempe à l'autre et du milieu du front à l'ouverture
» des narines ainsi qu'à la partie des joues qui leur
» est de niveau. Pour éviter toute espèce d'équivoque
» ou de supposition, *c'est vous* qui confectionnerez
» le bandeau que je viens de décrire; *c'est vous* qui
» l'appliquerez; *c'est vous* qui le collerez avec du taf-
» fetas d'Angleterre, par son bord inférieur, aux
» ailes du nez, à la lèvre supérieure et aux joues;
» *c'est vous* qui fournirez le livre; *c'est vous* qui l'ou-
» vrirez, sans que ni moi ni personne ne regarde la
» page désignée; *c'est vous* qui le placerez devant la
» somnambule, non sur ses genoux, mais sur un
» pupître; *c'est vous* qui constaterez à chaque ins-
» tant que le bandeau n'est pas dérangé, que la
» somnambule n'y porte pas les mains et qu'elle ne
» fait pas de grimaces; *c'est vous* qui, pour vous as-
» surer que le coton n'a pas varié de place, ôterez
» le bandeau; *c'est vous* qui l'essayerez afin d'avoir la
» certitude complète que, dans l'état normal, il ne
» permet pas la vision; *c'est vous* enfin *qui l'examine-*
» *rez* pour ainsi dire pièce à pièce, fil à fil, brin à

» brin, à l'œil, à la loupe, au microscope, *pour que*
» *vous puissiez*, en connaissance de cause et toute sû-
» reté de conscience, *affirmer* à haute et intelligible
» voix, à l'Académie, dans votre chaire et partout,
» *qu'aucun interstice, aucune fissure, aucune ouverture*
» *capillaire droite du plus petit diamètre, ne livre pas-*
» *sage au plus mince rayon de lumière, et que malgré*
» *cela le phénomène de la vision s'accomplit!!!*

» Telle est, Monsieur, la proposition que j'ai l'hon-
» neur de vous faire en réponse à votre sortie contre
» le magnétisme : je suis, ce me semble, aussi ex-
» plicite que possible. Lorsque bientôt le temps du
» progrès homœopathique arrivera, je tâcherai de ne
» pas l'être moins. Quand la vérité ressemble à l'er-
» reur ou au mensonge, il faut qu'elle soit prouvée
» mille fois.

» Du reste, il est bien entendu que si au bout de
» trois essais, de trois heures chacun, l'expérience
» manque, je me retirerai et m'envelopperai de si-
» lence ; que si au contraire elle réussit, vous la cer-
» tifierez de suite par écrit; et alors, je vous l'assure,
» le magnétisme se réjouira d'avoir conquis à sa
» cause un savant de votre mérite et de votre fer-
» meté.

» Je suis sûr par avance, Monsieur, que vous ac-
» cepterez ma proposition, parce que vous êtes un
» homme de conscience, parce que vous cher-
» chez la vérité *quand même*, parce qu'enfin la noblesse
» et l'énergie bien connues de votre caractère ne me

» permettent pas de supposer que vous reculerez
» après avoir sonné vous-même la charge.

» Votre attaque ayant été publique, l'équité m'au-
» torise à rendre la défense également publique.

» Recevez, Monsieur, l'assurance de ma
» considération distinguée,

» FRAPART,
» D. M. P. »

» *P. S.* Si je vous envoie ma lettre un peu de temps
» après le prononcé de votre discours, c'est que la
» somnambule sur laquelle nous devons expérimen-
» ter vient d'être malade, et qu'il m'a fallu repro-
» duire le fait assez souvent pour mettre de mon côté
» la probabilité du succès. — Ici, la prudence est
» de rigueur. »

Vous voyez, mon ami, que ma lettre est un mélange de douceur et de fermeté, de droiture et de force. Je me cramponne à mon rival, je l'enserre dans ma logique, je l'englue de mes louanges, je le force enfin, par le fréquent appel que je fais à ses sentimens moraux, à accepter le combat ou à se retirer confus. — S'il se dépêtre de là, nous verrons comment il s'y prendra. Pour mon compte, je suis déterminé, quoi qu'il arrive, à être poli jusqu'au coup de grâce : je ne veux plus fournir à personne le prétexte de faire le sourd ou le muet.

Cependant, je l'avoue, après avoir avancé que M. Broussais lui-même est loin de médire de l'ho-

mœopathie, je me donne le petit plaisir de piquer un peu M. Bouillaud en ajoutant que, pour se convertir à cette doctrine, *il n'aura pas autant de chemin à faire que notre maître en a fait.*

Certes, je pourrais retrancher ce dernier trait; mais ne serait-ce que pour avertir mon adversaire que j'ai un dard, je crois qu'il est convenable de laisser ce trait, et je le laisse. Tant pis pour M. Bouillaud s'il ne profite pas de mon avertissement.

Quant aux quelques paroles que j'ai l'air de jeter là, comme par mégarde, sur la demi-conversion de M. Broussais à la doctrine de Hahnemann, elles ont été bien réfléchies; c'est un devoir que j'accomplis envers la vérité et l'humanité; envers la vérité, puisqu'en effet, en 1837, M. Broussais s'est abandonné, en désespoir de cause, pendant quatre mois, à l'homœopathie pratiquée par un homœopathe pur; — envers l'humanité, car l'opinion de M. Broussais, en pareille matière, a trop de poids et peut avoir trop d'influence dans le peuple des médecins et des malades pour que je néglige de la faire connaître avant que nous ayons le malheur, comme tout le fait appréhender, de perdre ce grand homme. Si j'attendais, pour parler, que ce malheur fût arrivé, j'aurais à craindre qu'on doutât de mon affirmation, et que tel partisan d'une doctrine qui a jeté tant d'éclat sur la médecine européenne, ne vînt inconsidérément m'opposer une négation que je ne serais plus alors en mesure de réfuter que par d'irrécusables preuves.

Assurément, je désire éviter la controverse sur ce point, mais je veux exercer le droit de faire savoir de la vérité tout ce qu'il est utile qu'on en sache, sans m'inquiéter du qu'en dira-t-on, du qu'en dira-t-il, ni du qu'en diront-ils. — La vérité passe avant les hommes.

Si M. Broussais était moins souffrant je ne serais pas si laconique, et à l'occasion du traitement homœopathique qu'il a suivi, je parlerais tout aussi nettement de la nouvelle doctrine médicale dans une lettre qui doit être publiée, que je lui parlais, il y a peu, de Hahnemann lui-même dans une lettre confidentielle; et pour vous prouver que M. Broussais souffre sans se fâcher qu'on ait son franc-parler avec lui sur les hommes comme sur les choses, je vais vous citer ce que je lui écrivais le 26 mai dernier :

« Ainsi que je vous l'avais annoncé, j'ai vu Hahne-
» mann, et j'ai causé seul avec lui assez long-temps.

» Comme simple observateur, je dirai seulement
» que c'est un homme âgé, sans être vieux; mais
» comme observateur phrénologiste, je dirai que sa
» face est surmontée d'un de ces fronts qu'on aime
» à contempler, et devant lesquels, quand on a dans
» l'âme la mesure du grand et du beau, on s'incline
» instinctivement bas, bien bas. En vérité, de pareils
» fronts sont rares chez nous! Et pourtant si l'Alle-
» magne a produit Gall, le grand Gall, et Hahne-
» mann; la *France médicale* a produit, de son côté,
» Bichat et Broussais. — Justice a été rendue aux
» uns, justice sera tôt au tard rendue à tous; parce

» que la postérité n'oublie jamais les génies qui ne
» l'ont point oubliée. »

J'ignore, mon ami, comment *in petto* M. Broussais a reçu mon apologie un peu germanique; ce que je sais, c'est que la première fois que je le visitai après la lui avoir envoyée, il me manifesta le vif désir d'aller ensemble chez Hahnemann; mais la maladie est venue traverser ce projet. J'en suis fâché, j'aurais voulu voir ces deux grands hommes en présence; ils se seraient jugés, car c'est au génie seul à juger le génie! et moi leur élève, et leur sincère admirateur, je me serais trouvé heureux de mettre la main de l'un dans celle de l'autre.

Adieu,

F.

LETTRE QUATORZIÈME.

Paris, ce 19 octobre 1838.

Mon bon ami,

Je crois vous avoir dit qu'au commencement de ce mois Mademoiselle Pigeaire a lu, couramment lu à

travers un bandeau, en présence de MM. Mauguin et de Poter. Comme on était en petit comité, on n'a point fait de procès-verbal; mais ces deux Messieurs sont prêts à certifier ce qu'ils ont vu, sans avoir peur qu'on les prenne pour des compères ou pour des dupes.

Hier nous avons eu encore une séance somnambulique. Sachant que le docteur Pariset s'y trouverait, j'avais pris soin, plus par urbanité que par précaution, de le mettre en bonne et sûre compagnie. M. d'Alton Shée, pair de France, sa sœur, le célèbre Jacotot et plusieurs autres personnes avaient été invitées. La lecture se fit attendre assez long-temps, ainsi qu'il arrive fréquemment dans les séances d'apparat; cependant au bout d'une heure le succès fut complet, à la grande stupéfaction des uns et au grand contentement des autres. Ensuite le bandeau fut essayé par tous et reconnu par tous imperméable à la lumière. Le procès-verbal rédigé, lu et adopté, j'offris la plume aux dames qui se hâtèrent de signer. — Dans toutes les questions de bonne foi, c'est de l'habileté que de choisir aussi des dames pour juges : elles donnent presque toujours aux hommes l'exemple de l'indépendance. Si cette fois le magnétisme sort victorieux de la lutte, il leur devra des actions de grâce.

Après les dames venaient les hommes, et quoique M. Jacotot fût assurément par son âge, ses travaux et son génie le premier auquel j'aurais dû donner la

plume, je la présentai à M. Pariset en lui disant, d'un air quasi sérieux : « Allons, Monsieur l'académi-
» cien, à votre tour. — Mon Dieu ! mon Dieu ! répon-
» dit-il, dans ma position, il ne m'est pas possible
» de signer. — Pourquoi ? — Parce que... eh ! vous
» le savez aussi bien que moi. — Avez-vous vu lire
» aujourd'hui à travers un bandeau ? — Oui, mais
» ils me tympaniseraient si.... — Avec cette crainte,
» il ne fallait pas venir ; et puisque vous êtes venu,
» et que vous avez vu, il faut vous exécuter. — Non,
» non, je ne signerai pas, » dit-il d'une voix molle, et sans accompagnement de fixité dans le regard. — « Alors, Monsieur l'académicien, nous signerons tous
» que vous ne voulez pas signer. » Puis l'abandonnant aux réflexions que devait provoquer cette dernière phrase, je me tournai vers M. Jacotot qui apposa de suite son attestation en disant : *je signe ce que j'ai vu.* Enfin revenant à M. Pariset : allons, Monsieur, lui dis-je, pour l'amour du vrai on peut bien se laisser ou se faire un peu tympaniser ; d'ailleurs vous voyez que vous ne pouvez m'échapper. — Aussitôt il prit la plume et signa après avoir écrit ce que M. Jacotot avait dit.

Telles sont, mon ami, les marches et les contre-marches auxquelles je suis forcé d'avoir recours pour enrôler des soldats sous le drapeau du magnétisme. Mais quelle pitié qu'un homme de cœur soit, par le temps qui court, dans l'obligation de se servir de la ruse, — car c'est le mot, — pour faire triompher

la vérité! Ah! ah! Si le plan que j'ai en tête réussit, bientôt viendra le jour où je pourrai ne plus recourir à tous ces petits moyens, que je n'emploie que comme un général d'armée emploie des espions, qu'il dédaigne et qu'il chasse quand il n'en a plus besoin.

Tout à vous,

F.

P. S. Je vais redoubler mes démarches auprès des journalistes pour que ma lettre à M. Bouillaud soit publiée.

LETTRE QUINZIÈME.

Paris, ce 26 octobre 1838.

Mon bon ami,

Demain vous recevrez, en même temps que ce billet, un exemplaire du journal *le Bon Sens*, dans lequel ma lettre à M. Bouillaud a paru ce matin. Le journaliste a cru devoir adoucir le seul trait un peu

acéré qui s'y rencontrait, il a changé la phrase où, (après avoir fait pressentir que M. Broussais croit plus ou moins à l'efficacité de l'homœopathie), je dis à M. Bouillaud : « pour vous convertir à cette doc-
» trine, *vous n'aurez pas autant de chemin à faire qu'il*
» *en a fait;* » et il l'a remplacée par celle-ci; *vous*
» *ne devez pas croire plus que M. Broussais à l'immua-*
» *bilité de vos convictions.* » — C'est ôter le mordant de la pensée..... Avant de lancer une flèche, c'est en casser la pointe.

Vous voyez que l'insertion de ma lettre s'est encore fait attendre plus long-temps que celle de ma réponse à M. Donné : je suis cependant loin d'avoir ménagé mes pas ! mais c'est qu'aussi mon épître est un peu longue, c'est que les journalistes sont accablés de préoccupations politiques, c'est que le magnétisme ne les intéresse que bien médiocrement ou pas du tout, c'est que beaucoup d'entre eux ne visent qu'aux effets de presse, c'est qu'enfin et d'ailleurs il a toujours été et il sera toujours cent fois plus difficile de mettre en circulation une idée, même la plus féconde, que de propager une nouvelle, même la plus insignifiante, — une batterie d'ivrognes, par exemple; — et ce n'est pas la faute des journalistes, c'est celle des lecteurs.

En outre, ces messieurs me blâment de prendre, dans cet article, la défense de l'homœopathie et de me déclarer pour la doctrine de Gall : ce triple titre d'homœopathe, de phrénologiste et de magnétiseur ne les rend pas soucieux d'ouvrir leurs colonnes à un

écrivain qui remue tant de questions, qui menace tant d'intérêts, qui réveille tant de passions, qui soulève tant d'inimitiés, qui provoque tant d'adversaires! — Eh, mon Dieu! s'ils savaient où je veux conduire la médecine! que diraient-ils donc et que feraient-ils donc?..... Ils me maudiraient et ils me lapideraient, ... si on lapidait et si l'on maudissait encore. Du reste, je le comprends, tous les hommes, quelque distingués soient-ils, médecins ou autres, qui n'ont aucunement dirigé leurs études dans le même sens que moi, doivent me tenir pour fou; et j'accorde que je le suis véritablement, si l'une de ces trois découvertes, — le magnétisme, la phrénologie et l'homœopathie, — que le génie de l'Allemagne a enfantées à la fin du 18e siècle pour grandir dans le 19e et être fertiles à tout jamais, si, dis-je, l'une de ces trois découvertes est une erreur.

Adieu,

F.

P. S. C'est seulement ce matin que j'ai envoyé ma lettre à M. Bouillaud, puisqu'elle n'a pu être publiée que ce matin.

SEIZIÈME LETTRE.

Paris, ce 27 octobre 1838.

Mon bon ami,

M. Bouillaud ne se fait pas attendre : hier je lui ai écrit, aujourd'hui il me répond, j'aime ça; — mais avant de commenter sa lettre, je vais vous la communiquer :

« 27 octobre 1838.

« Monsieur et très honoré confrère,

» J'ai reçu et lu attentivement la lettre que vous » m'avez fait l'honneur de m'écrire. Sans doute, » Monsieur, si quelqu'un des adeptes de Mesmer était » capable de me convertir, ce serait vous, mais, en » conscience, vous sentez-vous assez de puissance et » de foi pour convertir un incrédule tel que moi? » *Mahomet* du magnétisme, n'est-il pas de *Zopire* que » vous ne puissiez faire croire à vos miracles? en ce » cas, il vaudrait mieux s'adresser à l'académie de » médecine ou même à l'institut.

» Vous avez raison de dire, Monsieur, que c'était » pour moi un devoir de ne pas me prononcer pu-

» bliquement contre *le magnétisme de votre seconde*
» *espèce*, c'est-à-dire *miraculeux*, sans mûre délibé-
» ration, et comme j'ai religieusement accompli ce
» devoir, c'en est fait de moi, je le sens, je mourrai
» dans l'impénitence finale. Du reste, réfutez *publi-*
» *quement* mes opinions telles que je les ai dévelop-
» pées, non pas dans le discours dont vous parlez,
» mais dans le long article *Magnétisme du dictionnaire*
» *de médecine et de chirurgie pratiques;* réfutez, dis-je,
» ces opinions, si vous le pouvez, c'est votre droit et
» le devoir d'un fidèle croyant. Quant au nouveau
» *sujet* magnétique dont vous me parlez et qui vous
» semble destiné à opérer le grand-œuvre de ma
» conversion, je ne refuse point d'assister à ses mi-
» racles. Toutefois, s'il m'arrivait après les avoir *vus*
» de vous répondre par cette fameuse doctrine d'un
» philosophe de mon espèce : *je le crois parce que vous*
» *l'avez vu*, MAIS SI JE L'AVAIS VU JE NE LE CROIRAIS
» PAS, si, dis-je, je vous répondais dans ce sens,
» qu'auriez-vous à m'objecter? l'expérience que vous
» m'annoncez ne saurait prouver en effet une *impos-*
» *sibilité physique*, telle que la vision sans le secours
» des yeux, et comme je l'ai dit à l'académie, quand
» il s'agit de pareils faits, il faut se comporter à la
» manière de l'académie des sciences, quand on lui
» annonce qu'on a trouvé la *quadrature du cercle*.

» Mais en voilà trop sur un sujet dont je ne me
» serais peut-être pas occupé à l'occasion d'une simple
» lettre, si cette lettre n'eût été d'un confrère qui

» m'est connu sous d'honorables rapports et dont les
» intentions sont exprimées en termes si flatteurs.

» Agréez, Monsieur, l'expression de ma
» considération distinguée,

» J. Bouillaud. »

P. S. « Si l'expérience que vous me proposez a
» lieu, je désirerais que ce fût chez moi et en pré-
» sence d'une commission dont les membres seraient
» choisis en partie égale par vous et par moi. »

Telle est, mon ami, la réponse de M. Bouillaud : vous voyez qu'il en agit un peu lestement avec moi. Il croit sans doute m'accabler en m'appelant *adepte de Mesmer! vrai croyant! Mahomet du magnétisme!* — Pauvre jouteur inexpérimenté, il a oublié de mesurer son adversaire.— Laissez-moi marcher, M. Bouillaud, et vous verrez ce que votre médecine deviendra d'ici à quelques lustres : il est temps enfin d'en finir avec une science qui a décimé notre race, et qui depuis Hippocrate jusqu'à vous, a tué plus d'hommes que tous les conquérans, depuis Alexandre jusqu'à Napoléon. Et ce n'est pas une hyperbole que j'énonce;.. excepté les *benêts*, vous le savez tout aussi bien que moi.

M. Bouillaud me renvoie à son long article Magnétisme du dictionnaire de médecine : nous le lirons; mais à en juger par la logique serrée dont Monsieur

l'académicien me gratifie, cela doit être joliment raisonné. — Que dites-vous, mon ami, de son *si je l'avais vu, je ne le croirais pas?* Vraiment il est impossible de mieux prêter le flanc. Je suis généreux, et quoique Monsieur le professeur me traite de la cime de son orgueil, j'aurai de la pitié pour lui. Pourquoi pas?.. Il a bien eu de l'insolence pour moi.

Cependant il accepte!.... Eh! n'est-il pas évident que son acceptation n'est qu'une ruse, une dérision, un refus déguisé? La preuve : c'est que tout en me demandant que l'expérience se fasse chez lui et devant une commission, il m'annonce positivement qu'il ne croirait pas, même quand il verrait; ce qui signifie qu'il n'attesterait pas, même ce qu'il aurait vu.

Un tel détour soulève mon indignation, et je ne sais quel nom lui donner;... mais je sens que cela ne s'appelle ni de la loyauté, ni du courage.

Adieu, je vais répondre à cet homme; toutefois je veux d'abord sortir, afin de mettre mon esprit à un autre diapason; l'intérêt de ma cause l'exige : non que je pense qu'il ne faille jamais parler à ses ennemis qu'avec du miel dans la bouche, mais parce que la violence est une arme qu'il ne faut employer qu'à la dernière extrémité.

Adieu,
F.

LETTRE DIX-SEPTIÈME.

Paris, ce 29 octobre 1838.

Mon bon ami,

Avant-hier, comme je vous l'annonçais, je suis sorti pour me distraire et donner un tour plus calme à mes idées. En rentrant chez moi, je me suis mis à l'ouvrage, et après avoir esquissé ma réponse à M. Bouillaud, j'ai fait prier Madame Pigeaire de venir en prendre connaissance; car je ne puis m'engager sans son consentement, puisque c'est elle qui magnétise sa jeune demoiselle.

Convaincu que j'avais affaire à un *biaiseur*, et voulant lui ôter tout prétexte de m'opposer une fin de non-recevoir, mon intention était d'en passer par les deux exigences nouvelles qu'il m'imposait. — Battu chez lui et devant témoins, il ne devait en être que plus complètement battu,... en supposant même qu'il poussât la déloyauté jusqu'à ne pas vouloir signer ce qu'il aurait vu. Néanmoins il m'a été impossible d'obtenir cette concession de Madame Pigeaire; elle accepte une commission, mais elle refuse d'aller chez un homme qui s'est posé d'avance comme le détracteur acharné du magnétisme.

Aujourd'hui je comprends la répugnance de cette

dame qui pense à sa fille, tandis que je ne songe qu'à la victoire. Elle n'a donc pas tout-à-fait tort, et son instinct maternel doit l'avoir mieux inspirée que ma réflexion ne m'eût servi; car peut-être qu'en me rendant chez M. Bouillaud avec Mademoiselle Pigeaire, c'eût été me fourrer avec le magnétisme dans un guêpier. — Il faut être bien sûr de la noblesse d'un ennemi, pour se livrer à lui. *Non erat hic locus.*

Finalement, j'ai dû refondre ma lettre; la voici :

« Paris, ce 28 octobre 1838.

» Monsieur,

» J.-J. Rousseau a eu raison d'écrire : les savans » ont moins de préjugés que les ignorans, mais ils » tiennent davantage à ceux qu'ils ont. Cependant, » quoi que vous en disiez, je suis complètement per- » suadé que vous ne prenez pas les limites de votre » intelligence pour les limites du possible, et que » vous ne pensez pas qu'il soit raisonnable de rejeter » un fait comme absurde, uniquement parce qu'il » est extraordinaire et qu'il étonne. Certes, dans » l'état actuel des sciences physiques, on ne peut » point admettre théoriquement le phénomène de la » vision à travers un bandeau opaque; mais si ce » phénomène est vrai, que répondre? rien, si non » que la théorie actuelle est fausse ou incomplète. Un » fait bien constaté, bien avéré, n'est-il pas un » argument cent fois plus fort que tous les raisonne-

» mens les plus sensés? et si, en définitive, la con-
» viction ne doit avoir pour base que l'évidence la
» plus entière, un fait, quelqu'extraordinaire qu'il
» paraisse, aussitôt qu'il n'est pas contradictoire,
» ne doit-il pas au moins provoquer le doute dans
» l'esprit d'une personne de sens et de bonne foi,
» lorsqu'il est affirmé par des personnes de bonne
» foi et de sens? Or, le fait annoncé n'est point con-
» tradictoire, et les hommes qui l'affirment, en sup-
» posant par impossible que le témoignage de leurs
» sens les ait tous trompés, ont un nom à l'abri du
» dédain et du soupçon; donc, à moins de croire
» fermement à sa propre infaillibilité, on ne peut
» refuser de les entendre sans s exposer à subir, de-
» vant le public, les conséquences d'un semblable
» refus; *devant le public* que la liberté de la presse a
» institué juge en dernier ressort de toutes les ques-
» tions de bonne foi. — Mais j'aurais mauvaise grâce
» à insister, puisque vous consentez à voir. Il est vrai
» que vous me conseillez de m'adresser à l'académie
» de médecine ou même à l'institut plutôt qu'à vous.
» Mille remercîmens, Monsieur, de votre conseil;
» néanmoins je ne le suivrai pas. — L'homme, quel-
» que fort qu'il soit, qui s'expose à lutter contre les
» passions des sociétés plus ou moins savantes, ne
» connaît pas la puissante influence des nombreuses
» réunions sur les instincts de l'homme, et en par-
» ticulier sur ses instincts de bas étage! les combat-
» tre, c'est se briser. Non, Monsieur, ce n'est pas

» en masse que je vous attaquerai pour faire triom-
» pher le magnétisme ; c'est corps à corps, c'est pied
» à pied, et devant le peuple. Vous le dirai-je même?
» je ne me trouve pas mal d'une pareille tactique,
» car déjà j'ai les signatures de MM. *Orfila, Pariset,*
» *Guéneau de Mussy, Adelon, Bousquet, Réveillé-Pa-*
» *risse, Ribes,* tous membres de l'académie de méde-
» cine ; j'ai aussi celles de *Georges Sand,* de Madame
» *Marliani,* de Madame *Aimée Reybaud,* de M. *d'Alton*
» *Shée* (pair de France), *de sa sœur,* de M. *Jacotot père,*
» des docteurs *Kühnholtz, Baldou, Brochin, Montègre,*
» *Berna* et *Jacotot fils ;* de M. *Léon Faucher* (du Cour-
» rier), de M. *Albéric Second* (du Charivari), de
» M. *Lesseps* (du Commerce), de MM. *Justin Maurice*
» et *Grimaldi* (du Nouvelliste), de M. *Delrieu* (du Siè-
» cle), de MM. *Bazille, Mialle, Cuningham, Bernard*
» *de la Fosse, Bonelli* et *Lafarge;* enfin je suis auto-
» risé à citer M. *Mauguin* (député), et M. *de Poter.* —
» A la vérité la plupart de ces gens-là, aux yeux des
» académiciens, ne sont que des gens du monde,
» c'est-à-dire des ignorans. Je voudrais être un igno-
» rant de leur espèce.

» J'arrive aux conditions de l'expérience : je les ai
» catégoriquement formulées dans la lettre que j'ai
» eu l'honneur de vous envoyer avant-hier, et qui a
» été publiée le même jour dans le journal le *Bon*
» *Sens.* Il me semble que je ne me suis pas montré
» avare de précautions prises à mon détriment, et que
» je vous ai fait la partie aussi belle que possible ;

» néanmoins aujourd'hui vous exprimez le désir d'a-
» jouter deux autres précautions : la première, que
» l'expérience se fasse chez vous ; la seconde, qu'elle
» se fasse devant une commission. Voici ma réponse :
» je ne puis souscrire à ces deux propositions, — qui
» assurément de votre part ne sont pas un faux-
» fuyant, — non qu'elles me répugnent, mais parce que
» si j'entrais une fois sur le terrain des concessions,
» ce serait à n'en jamais sortir. L'exposé des pré-
» cautions à prendre est clairement tracé ; je n'irai
» point au-delà, je ne resterai point en deçà, jusqu'à
» ce qu'on m'ait démontré que je suis dans l'injuste.
» Du reste, Monsieur, parmi les académiciens, c'est
» vous plus particulièrement que je tiens à convain-
» cre ; parce que, comme phrénologiste, c'est en vo-
» tre probité scientifique que j'ai plus particulière-
» ment confiance. D'autres signatures n'augmente-
» raient pas la valeur de la vôtre, et une commis-
» sion n'ajouterait rien à votre talent d'observateur.
» Croyez-le bien, Monsieur, pour le cas à vérifier, il
» ne faut que des yeux, de la loyauté et un peu de
» courage pour proclamer ce qu'on a vu ; mais sur-
» tout il ne faut pas commencer par argumenter
» contre ce qu'il s'agit d'examiner. Quant au local,
» que l'expérience ait lieu chez vous, chez moi, ou
» ailleurs, qu'est-ce que cela peut prouver ? l'impor-
» tant n'est-il pas que vous fournissiez le livre, et
» que je n'y touche pas ? Cependant, pour militer en
» faveur de mon opinion, si besoin est, je vous ferai

» observer qu'il y a tel salon, le vôtre, par exemple,
» dans lequel vous avez les coudées plus franches que
» dans tel autre, celui du roi, je suppose. Pourquoi
» n'en serait-il pas de même pour une somnambule?
» — Pauvres savans! qu'en savons-nous, et que sa-
» vons-nous? — Au surplus, Monsieur, je crois avoir
» prévu toutes les exigences, avoir fait toutes les con-
» cessions voulues par le sens commun; et si j'insiste
» encore, c'est que vos antécédens me font présumer
» que vous n'entrerez dans la nouvelle carrière d'in-
» vestigations que je vous ouvre, qu'avec l'amour de
» la vérité, et bien résolu à laisser les petites passions
» aux petits esprits.

» Il me reste, Monsieur, à réclamer de votre com-
» plaisance l'explication d'une phrase de votre lettre.
» Voici cette phrase : *Que m'objecteriez-vous, s'il*
» *m'arrivait, après avoir vu, de vous répondre par cette*
» *fameuse doctrine d'un philosophe de mon espèce : je*
» *le crois parce que vous l'avez vu;* MAIS SI JE L'AVAIS
» VU JE NE LE CROIRAIS PAS? A cela je n'aurais rien
» à répondre, Monsieur, si ce n'est que je ne suis pas
» un philosophe de votre espèce. — Au surplus, vos
» paroles signifient-elles que si vous observiez le fait
» en question, vous ne l'attesteriez pas, parce que
» vous ne pourriez croire à une impossibilité physi-
» que? S'il en est ainsi, veuillez le dire; je lâche-
» rai prise, et le public jugera entre vous et moi,
» ou plutôt entre les académiciens et les magnéti-
» seurs. S'il en est autrement, comme je le suppose,

» convenons dès aujourd'hui que vous certifierez,
» séance tenante, les faits qui se seront passés en
» votre présence, quels qu'ils soient, vrais, faux ou
» douteux. C'est justice.

» Vous voyez, Monsieur, que je suis toujours ex-
» plicite : je vous enferme dans un cercle, mais je m'y
» place aussi; je ne vous laisse pas d'échappatoire,
» mais je n'en garde pas non plus; enfin je vous
» offre la glorieuse occasion d'abattre le magnétisme
» si c'est un mensonge, mais je saisis celle de le faire
» triompher si c'est une vérité! Ces deux rôles sont
» également beaux, et nous ne les abandonnerons
» pas, sous peine de prouver à tous ceux qui nous
» regardent que nous préférons l'intérêt de notre
» profession à celui de la vérité. — Après 54 ans
» d'attente au profit du doute, il est temps que le
» vrai jaillisse, de quelque côté qu'il se trouve.

» Recevez, Monsieur, l'assurance de ma
» considération distinguée,

» FRAPART,
» D. M. P. »

Telle est, mon ami, ma réplique à M. Bouillaud. C'est une lettre bien longue pour une bien courte, et une lettre bien polie pour une qui ne l'est guère. Je crains pourtant encore que l'illustre professeur ne prenne la mouche en lisant les mots suivans que j'ai

presque copiés dans sa lettre : *Il ne me resterait qu'à vous dire, Monsieur, que je ne suis pas un philosophe de votre espèce*. J'avais si peu de temps pour lui répondre que je n'en ai pas eu assez pour supprimer ce trait d'autant plus piquant qu'il m'était fourni par mon adversaire lui-même ; et certes mon adversaire ne me le pardonnera pas, parce qu'on ne pardonne pas à celui qui vous désarme, quelque généreux qu'il soit. Cependant Dieu sait combien, dans cette lettre que vous venez de lire, je me montre généreux envers M. Bouillaud ! car vous, mon ami, et quelques autres phrénologistes, qui parfois m'avez vu manœuvrer avec mes masses latérales, vous devez comprendre que si les masses supérieures y eussent consenti, j'aurais frappé, à bras raccourcis et à poings fermés, sur l'individu qui osait échanger de plates railleries contre une lettre pleine de convenance et de dignité; et que si je ne l'ai pas fait, c'est que je n'ai pas voulu risquer de compromettre momentanément, comme avec M. Donné, le sort du magnétisme : j'ai préféré rester impassible. Je connais toutes les souffrances, et, quand il le faut, je sais comprimer mon indignation ; je laisse aux faibles la colère à tout propos, et garde à mon service la colère à propos.

Tout à vous,

F.

LETTRE DIX-HUITIÈME.

Paris, ce 30 octobre 1838.

Mon bon ami,

Décidément M. Bouillaud tient plus à se montrer habile à la riposte qu'à démontrer qu'il a raison. — La preuve qu'il est habile à la riposte, c'est que dès hier j'ai reçu réponse à ma lettre de la veille; et la preuve qu'il s'inquiète peu d'avoir raison, c'est qu'il me répond ce qui suit. Lisez, je vous fais juge.

« Paris, ce 28 octobre 1838.

» Monsieur,

» Voici mon dernier mot : *je ne crois pas* et *je ne*
» *croirai jamais* que l'on *voye sans le secours de ses yeux.*
» Ce n'est point, comme vous le dites, parce que pa-
» reille chose est *extraordinaire,* que *je n'y crois pas* et
» *n'y croirai jamais,* c'est parce qu'elle est *surnaturelle*
» et qui pis est *contre-naturelle.* Je crois, au contraire,
» à beaucoup de faits extraordinaires. Il ne siérait
» pas d'en agir autrement à celui qui, depuis quel-

» ques années, a découvert des faits et obtenu des
» résultats *assez extraordinaires* pour avoir excité la
» surprise ou même *l'incrédulité* de bien des person-
» nes. Mais ces faits et ces résultats, s'ils sont *extra-*
» *ordinaires*, ne sont ni *surnaturels* ni *contre-naturels*.

» Je ne trouve pas mauvais, Monsieur, que vous
» teniez à vos conditions pour l'expérience projetée,
» mais vous ne devez pas trouver mauvais que je
» tienne aux miennes, et j'y tiens. Je pense que là
» se terminera notre correspondance magnétique. Je
» répète donc une dernière fois, comme je l'ai dit
» dans un article sur ce sujet, qu'il y a dans ce qu'on
» désigne sous le nom de magnétisme, 1° des faits
» très curieux, très extraordinaires, auxquels je crois
» ainsi qu'à bien d'autres, *sans les comprendre;* 2° des
» faits non pas seulement extraordinaires, mais *sur-*
» *naturels* ou *contre-naturels*, auxquels je ne crois
» pas, et si je n'y crois pas ce n'est point parce que
» je ne les comprends pas, c'est parce qu'ils sont
» *évidemment*, *clairement*, *physiologiquement* impossi-
» bles, comme la quadrature du cercle est *géométri-*
» *quement* impossible, comme la pierre philosophale
» est *chimiquement* impossible.

» Voilà ma profession de foi, *mon credo*, *mon évangile*.
» Il n'y a là ni *préjugés*, ni *passion*, ni *prévention*, ni
» *académicien*, ni *professeur*. Je n'ai jamais été dis-
» posé à penser par les autres, et aujourd'hui, moins
» que jamais, on ne serait autorisé à m'adresser un
» pareil reproche.

» Tout entier à l'étude, à l'enseignement et à la
» pratique de cette médecine *exacte*, pour laquelle
» j'ai été honoré de suffrages autres que ceux des
» *académies*, je laisse à d'autres le soin d'examiner
» désormais les questions de l'ordre purement *ma-*
» *gnétique* ou *homœopathique*. Le soleil de la liberté
» scientifique luit pour tout le monde ; je réclame
» pour moi l'imprescriptible droit dont j'ai usé jus-
» qu'ici en cette matière, et je ne le réclame pas
» moins pour les autres.

» Agréez, Monsieur, la nouvelle assurance
» de ma considération distinguée,

» J. Bouillaud. »

Telle est, mon ami, la manière expéditive que M. Bouillaud emploie pour couper court à une discussion qu'il a lui-même provoquée par un outrage public; car on peut ainsi appeler les paroles qu'en sa qualité de président de la société phrénologique il a prononcées contre le magnétisme et l'homœopathie, le 29 août dernier. Mais quoiqu'il m'écrive assez cavalièrement, « *Je pense que là se terminera notre cor-* » *respondance magnétique,* » je n'obéirai à cette notification expresse qu'après avoir pris conseil de la réflexion et pesé les intérêts du magnétisme. D'ailleurs avant de répondre, si je m'y décide, il faut que j'aie la clef du passage suivant : « *Je crois à beaucoup* » *de faits extraordinaires. Il ne siérait pas d'en agir au-*

» *trement à celui qui, depuis quelques années, a découvert* » *des faits et obtenu des résultats assez extraordinaires* » *pour avoir excité la surprise ou même l'incrédulité de* » *bien des personnes.* » — Voilà qui m'embarrasse ; est-ce que par hasard M. Bouillaud serait, à mon insu, un grand homme, un génie? dans tous les cas, il paraît avoir une confiance illimitée dans son propre mérite, et probablement elle est sincère.

Il faut aussi que je puisse m'expliquer ces mots : *médecine* EXACTE !..... Signifient-ils que l'honorable académicien marche dans les rangs de ces nobles rêveurs qui croient à l'exactitude d'une médecine quelconque? — Ce serait singulier. — Il est vrai que tous ou presque tous les savans, depuis les astronomes jusqu'aux médecins et peut-être jusqu'aux diplomates, ont ou semblent avoir cette opinion de la science qui les fait vivre. — C'est à pouffer de rire ! — Socrate était plus modeste lorsqu'il disait à ses disciples : « *tout ce qu'on m'a enseigné, toutes les sciences* » *humaines que j'ai étudiées et approfondies, toutes les* » *recherches enfin que j'ai faites sur le principe et l'es-* » *sence des choses, ne m'ont servi qu'à savoir que je ne* » *savais rien.* »

Du reste, quant à la médecine exacte, et moi aussi, je l'avoue, j'y croyais dans l'âge des déductions rapides, absolues, inconsidérées ; mais après être resté pendant dix-huit ans presque toujours malade, j'en ai bien rabattu. A ce sujet, je me souviens qu'en 1830, au sortir d'une longue maladie, j'eus avec un

ancien condisciple la conversation suivante : « Eh » bien! confrère, me dit-il, où en sont vos convic- » tions médicales ? êtes-vous toujours parmi les ar- » dens? Voyons, que pensez-vous maintenant de » notre belle science? — D'abord, permettez-moi de » vous rappeler, lui répondis-je, qu'en médecine » comme en politique on n'a que des opinions et » point de convictions. — Comment, vous en êtes-là? » — J'en suis plus loin encore! — Où donc? — Je » vais tâcher, en formulant nettement ma pensée, de » vous le dire. Écoutez :

» Médecine! pauvre science!
» Médecins! pauvres savans!
» Malades! pauvres victimes!

» — Vous êtes sévère. — Non, je ne suis que vrai, » et je puis l'être, car j'ai le triste avantage d'être » habituellement malade en même temps que méde- » cin.... Victime et bourreau! »

Voilà, mon ami, ce que je disais il y a huit ans; et depuis lors mon incrédulité n'a fait que croître. Aujourd'hui, après bien des oscillations, je suis définitivement renégat de la *médecine scientifique*, mais apôtre de la *médecine naturelle;* de cette médecine que Dieu a donnée à tous les êtres organisés, et dont il n'a certes pas dépouillé l'homme tout seul, quoique l'homme seul en ait presque entièrement perdu la trace par les progrès de la civilisation, et peut-être

encore plus par ceux de la démoralisation qui marche à sa suite ; puisqu'il est vrai de dire que les peuples et les pays les plus démoralisés et les plus civilisés sont ceux où il y a le plus de médecins, et pourtant aussi, toutes choses égales d'ailleurs, le moins de vieillards.

Je passe au dernier dire inintelligible de M. Bouillaud. Après avoir parlé de ce qu'il nomme la *médecine exacte*, il ajoute : *c'est pour elle que j'ai été honoré de suffrages autres que ceux des académies.* — Ceci est encore pour moi une énigme dont il me faudra chercher le mot..... Toutefois il paraît certain que le célèbre professeur a été revêtu, sans que je m'en doutasse, de quelque distinction nouvelle. Quelle est cette distinction si précieuse, qu'il s'en pavane plus que des suffrages académiques ? — Je n'en sais rien, et ne suis pas étonné de n'en rien savoir, car il y a tant d'acteurs de toute espèce sur cette scène tumultueuse qui s'appelle Paris, que pour y être vu seulement de ses voisins, il faut monter sur des échasses, et que pour y être entendu seulement trente pas à la ronde, il faut crier bien fort. Il est vrai que la voix a plus de portée quand l'orateur est grimpé sur des tréteaux ; et par *tréteaux* je comprends toute espèce de place élevée, comme qui dirait une académie, une chaire, une tribune, d'où l'on peut parler haut et se faire entendre au loin. — Quoi qu'il en soit, rien de M. Bouillaud n'est arrivé récemment jusqu'à moi, et j'ignore ses nouveaux titres à la gloire ; pour les

connaître, j'irai aux renseignemens, et s'il y a lieu, je m'inclinerai.

En attendant, je me trouve heureux de posséder deux autographes de mon *Zopire*. — Pour lui rendre et me faire justice je pourrais les publier en regard des lettres que je lui ai écrites; mais il y a des remèdes que la charité ne permet d'employer que pour faire un grand bien ou pour éviter un grand mal : je je n'aurai recours à celui-là que si jamais la cause du magnétisme l'exige.

Adieu, mon ami,

F.

LETTRE DIX-NEUVIÈME.

Paris, ce 2 novembre 1838.

Mon bon ami,

Pendant plusieurs jours je me suis demandé si je devais répondre ou ne pas répondre à M. Bouillaud; le parti était difficile à prendre : d'un côté j'éprouvais une grande envie de donner à mon honorable adver-

saire une leçon de *politesse*, de *modestie*, de *bon goût* et de *logique*. — De POLITESSE, car il n'est pas poli, en parlant à un homme, de l'appeler *adepte de Mesmer! Mahomet du magnétisme! fidèle croyant!....* De MODESTIE, car il est peu modeste de dire : « *j'ai découvert des* » *faits et obtenu des résultats assez extraordinaires pour* » *avoir excité la surprise ou même l'incrédulité de bien* » *des personnes.....* » De BON GOUT, car il est de mauvais goût de dire : « *Quand il s'agit de pareils faits, il* » *faut se comporter à la manière de l'académie des* » *sciences, quand on lui annonce qu'on a trouvé la qua-* » *drature du cercle.....* » De LOGIQUE enfin, car il est illogique de dire : « *Si je ne crois pas à ces faits, c'est* » *parce qu'ils sont physiologiquement impossibles.* » — Et d'un autre côté je comprenais que pour étreindre mon homme comme il le mérite, il me faudrait tailler profondément dans le vif de son amour-propre. M'en étant senti le courage, je me suis mis à l'œuvre : j ai commencé par la leçon de logique, elle est terminée, et tout-à-l'heure j'allais l'envoyer à M. Bouillaud, lorsque je me suis ravisé en pensant que, pour le moment, cela est chose inutile. L'à-propos, en effet, est un des premiers élémens du succès, et si pour le saisir il faut quelquefois se hâter, quelquefois aussi il faut l'attendre. Ici, c'est à ce dernier parti qu'il convient de recourir, car on ne doit s'élancer sur un ennemi que quand il est à portée et quand on a de quoi le battre.

Ce n'est donc pas à M. Bouillaud que j'adresserai

l'analyse de sa lettre, — je veux qu'il me tienne pour rossé à noir, — c'est à vous. Je vous fais passer ma première réfutation; ce soir je me mettrai à la seconde, et déjà elle fermente dans ma tête.

Adieu, mon ami,

Tout à vous,

F.

P. S. Demain nous avons une séance chez madame Pigeaire.

LE DOCTEUR FRAPART,

A M. LE PROFESSEUR BOUILLAUD.

« Paris, ce 2 novembre 1838.

» Monsieur,

» J'ai reçu votre dernier mot, et quoiqu'il ne de-
» mande pas de réponse, je crois cependant devoir
» vous soumettre quelques-unes des nombreuses ré-
» flexions qu'il m'a suggérées.

» 1° Vous dites : *Je ne crois pas et ne croirai jamais*
» *que l'on voie sans le secours de ses yeux.*

» Vous avez mal interprété le texte de ma lettre,

» Monsieur : je n'ai pas prétendu que je vous mon-
» trerais un fait de vision sans le secours des yeux,
» mais de vision à travers un bandeau appliqué sur
» les yeux. N'ayant point eu l'occasion d'observer le
» premier de ces phénomènes, je m'abstiens d'en
» parler : je ne le nie pas, je ne l'affirme pas, j'at-
» tends, je cherche, je regarde, et si jamais je le vois,
» j'y croirai ; car j'ai pour principe de croire ce que
» je vois, ou ce que je comprends : quand je com-
» prends je n'ai pas besoin de voir, et quand je vois
» je n'ai pas besoin de comprendre. Seulement je
» tâche d'être certain d'avoir bien compris ou d'avoir
» bien vu ; et je sais parfaitement qu'une telle certi-
» tude n'est pas toujours facile à acquérir.

» 2° Vous dites : *Ce n'est point parce que pareille*
» *chose est extraordinaire que je n'y crois pas et n'y*
» *croirai jamais, c'est parce qu'elle est surnaturelle et*
» *qui pis est contre-naturelle.* — Puis, plus loin vous
» reproduisez la même pensée en ajoutant : *Je ne*
» *crois pas à ces faits parce qu'ils sont évidemment, clai-*
» *rement, physiologiquement impossibles, comme la qua-*
» *drature du cercle est géométriquement impossible, comme*
» *la pierre philosophale est chimiquement impossible.*

» En attribuant aux mots *surnaturel* et *contre-natu-*
» *rel*, la même signification qu'au mot impossible,
» voici ma réponse :

» Il n'appartient à qui que ce soit, même au génie
» le plus vaste, de tracer les limites du possible,
» parce que le possible est infini comme l'espace et

» la durée; et quoique nous l'ayons pour ainsi dire
» *encerclé* dans nos théories, à chaque instant il les
» dépasse et se rit de nous. D'ailleurs l'expérience ne
» nous apprend-elle pas que ce qui paraît impossible
» aujourd'hui sera peut-être évident demain?.....
» Ainsi de la découverte de l'Amérique, ainsi de la
» poudre à canon, ainsi de la circulation du sang,
» ainsi du galvanisme, ainsi de la boussole, ainsi
» de l'imprimerie, ainsi du paratonnerre, ainsi des
» aérostats, ainsi de la vaccine, ainsi des médicamens
» infinitésimaux, etc., etc., etc; — et la raison ne
» nous dit-elle pas qu'il n'y a d'absolument faux que
» ce qui est contradictoire, et d'absolument vrai que ce
» qui est évident?.... Ainsi l'on peut dire qu'il est né-
» cessairement impossible d'observer un triangle sans
» trois angles, ou un bâton sans deux bouts, parce
» que ces faits sont contradictoires; mais on ne peut
» pas dire qu'il est nécessairement impossible d'ob-
» server un homme qui lit par la nuque, un autre qui
» entend par l'épigastre, un troisième qui voit à cent
» lieues, un quatrième qui prédit l'avenir, un cin-
» quième qui est insensible à la douleur, un sixième
» qui décrit son mal ou celui des autres, enfin un
» septième qui a l'instinct des remèdes. Non, nul ne
» peut dire, sous peine de lèse-raison, que ces faits
» sont évidemment impossibles, parce que nul n'a le
» droit ni la puissance de dire au possible : *tu n'iras*
» *pas jusque-là!*

» A la vérité, ces phénomènes sont fort extraordi-

» naires ; toutefois sont-ils plus étonnans, plus mer-
» veilleux, plus incompréhensibles, plus mystérieux,
» plus inexplicables que ceux que nous remarquons
» chaque jour? Dans la nature, tout n'est-il pas mys-
» tère, tout n'est-il pas merveille? mais il y a des
» merveilles qui courent les rues, et d'autres qui
» sont peu communes. On s'imagine comprendre les
» premières parce qu'on les voit sans cesse, et on
» nie les dernières parce qu'on ne les voit que rare-
» ment; et pourtant on ne conçoit ni les unes ni les
» autres : on les constate, voilà tout. Pour moi qui
» pense que ce qu'il y a de plus difficile..... après
» comprendre!.... c'est de s'apercevoir que l'on ne
» comprend pas, j'avoue que je ne conçois pas plus
» comment et ne sais pas plus pourquoi, par exem-
» ple, la matière nerveuse qui est dans l'oreille en-
» tend et ne voit pas, que je ne sais pourquoi et ne
» conçois comment la matière nerveuse qui est dans
» l'œil voit et n'entend pas. La vision par l'œil et
» l'audition par l'oreille sont deux phénomènes que
» je ne comprends pas, et auxquels je crois parce
» que je les ai vus; mais je croirais aussi fermement
» à la possibilité de la vision autrement que par les
» yeux, et de l'audition autrement que par les oreilles,
» si j'avais constaté ces phénomènes assez fréquem-
» ment et assez scrupuleusement pour être bien sûr
» que je ne suis la dupe ni d'une jonglerie, ni d'une
» illusion; en d'autres termes, ni d'un autre, ni de
» moi.

» Du retse, Monsieur, je sais tout aussi bien que
» le premier venu que ces faits n'ont pas encore passé
» sous le joug de la science, et qu'ils sont, comme
» vous le dites, *physiologiquement impossibles;* mais en
» supposant leur évidence *indéniable*, — et pour quel-
» ques observateurs on assure que ce n'est pas une
» supposition, — cela prouve, contrairement à votre
» avis, que ce qui est au-dessus de la science n'est
» pas pour cela au-dessus du possible. Au surplus,
» il n'y a pas de science achevée, il n'y en a pas
» même qui puisse l'être; parce que LE PROGRÈS EST
» ÉTERNEL DANS L'HUMANITÉ, COMME LE MOUVEMENT L'EST
» DANS L'UNIVERS.

» Pardon, Monsieur, de vous écrire une dernière
» fois malgré votre désir si gracieusement exprimé
» par ces mots : *j'espère que là se terminera notre cor-*
» *respondance!!!* Mais je le fais pour l'honneur de la
» logique.

» Recevez de nouveau, Monsieur, l'assurance
» de ma considération distinguée,

» FRAPART,
» D. M. P. »

LETTRE VINGTIÈME.

Paris, ce 6 novembre 1838.

Mon bon ami,

Je connais maintenant l'interprétation qu'il faut donner aux passages obscurs du dernier mot de mon très honoré confrère ; je vais vous la livrer en procédant avec ordre, concision et clarté.

1° M. Bouillaud dit : « *J'ai découvert des faits et ob-* » *tenu des résultats assez extraordinaires pour avoir ex-* » *cité la suprise ou même l'incrédulité de bien des per-* » *sonnes.* »

Cela signifie : *C'est moi, Jean Bouillaud, qui le premier ai eu l'audace d'employer, contre certaines maladies, cette médication jugulante qui consiste à pratiquer ce que je nomme des saignees coup sur coup.*

Ce n'est pas ici le cas d'examiner si les prétentions de M. Bouillaud à la priorité de ce mode de traitement sont fondées, ni si la doctrine d'où ce mode de traitement découle lui appartient. En mettant la main sur la conscience, M. Bouillaud saura aussi bien que moi et les confrères de notre époque à quoi s'en tenir là-dessus ! toutefois, qu'il me soit permis de rappeler en passant, qu'en fait de médecine dite physiologi-

que, M. Broussais a ouvert seul la carrière et l'a parcourue seul jusqu'au bout. Assurément quelques-uns de ses élèves ont glané derrière lui, et ont plus ou moins développé, prouvé, rectifié son œuvre : parmi eux, M. Bouillaud figure en première ligne, et personne, que je sache, ne lui conteste ses travaux de vérification, ni par conséquent le titre de vérificateur. Mais un pareil titre, quelqu'honorable qu'il soit, est-il suffisant pour s'attribuer le droit d'aspirer à la véritable gloire? — Assurément non, car il se trouve un abîme entre le vérificateur et le créateur d'une doctrine; c'est-à-dire, entre le savoir et le génie; c'est-à-dire encore entre M. Bouillaud et M. Broussais.

A chacun selon ses œuvres!

Gloire à ceux qui ont montré la route; considération à ceux qui la déblaient.

Ainsi à Christophe Colomb, la gloire; à Galilée, la gloire; à Guttemberg, la gloire; à Fulton, la gloire; à Lavoisier, la gloire; à Broussais, la gloire; à Hahnemann, la gloire; à Mesmer, la gloire; à Gall, la gloire, la grande gloire! mais à ceux qui n'ont que vérifié ou continué leurs travaux....., la considération. Le présent est à ceux-ci, l'avenir est aux autres. La postérité aurait trop à faire s'il fallait qu'elle plaçât les seconds sur la même ligne que les premiers; elle n'accorde son admiration qu'aux hommes d'élite qui ont marché en tête.

2° M. Bouillaud dit : « *C'est pour cette médecine exacte*

» *que j'ai été honoré des suffrages autres que ceux des* « *académies.* »

Cela signifie : *en août dernier, a été frappée en mon honneur une médaille sur laquelle il y a d'un côté mon portrait avec cette légende :* HOMMAGE AU GÉNIE DE L'OBSERVATION ; *et de l'autre cette inscription :* AU CHEF DE LA MÉDECINE EXACTE ! *Ce qui prouve....., et des gens mieux avisés que les académiciens le reconnaissent....., que je suis chef de doctrine.*

Ce n'est pas davantage ici le cas de discuter si cette doctrine est la meilleure, ni si le traitement qui en est la conséquence est plus meurtrier, moins meurtrier, ou tout autant meurtrier que ceux qui l'ont précédé depuis qu'il y a des médecins et des malades. Dans l'état de chaos qui est à très peu près l'état normal de notre science, ces questions sont oiseuses, parce qu'elles sont insolubles. Il me suffit d'avoir noté que M. Bouillaud croit être l'inventeur des saignées dites coup sur coup, et prétend être le *chef* d'une *médecine* dite *exacte.* Du reste, je me hâte de convenir que ce n'est pas lui qui s'est paré de ce titre, que ce sont au contraire ses élèves qui l'en ont affublé, comme il conste par la médaille ci-dessus décrite ; seulement je lui ferai observer que si un professeur ne peut pas toujours prévenir ou arrêter l'expression de la reconnaissance de ses disciples, du moins doit-il avoir la sagesse de ne pas prendre trop au sérieux leur admiration bénévole.

Telle est, mon ami, l'explication des passages obs-

curs de la lettre de M. Bouillaud ; permettez que je continue l'examen du reste.

3° M. Bouillaud dit : « *Je ne trouve pas mauvais,* » *Monsieur, que vous teniez à vos conditions pour l'ex-* » *périence projetée, mais vous ne devez pas trouver* » *mauvais que je tienne aux miennes, et j'y tiens.* »

A cela je réponds : ni moi non plus je ne trouve pas du tout mauvais que M. Bouillaud tienne à ses conditions, ce sont ses conditions seules que je trouve mauvaises. Mais pour que cette question soit parfaitement élucidée, c'est-à-dire pour faire connaître les conditions réciproquement proposées, mettons les faits en présence : j'aime la précision autant que je hais le vague ; je laisse à d'autres le soin de tourner les obstacles ; à d'autres de ne dire ni *oui* ni *non*, ou de dire *non* en feignant de dire *oui;* à d'autres enfin de vouloir éviter la honte de la fuite, pour en conserver les bénéfices. Quant à moi, je reste droit, même lorsqu'on me force d'être adroit.

Dans ma première lettre à M. Bouillaud, je dis : « *Il est bien entendu que si au bout de trois essais, de* » *trois heures chacun, l'expérience manque, je me retire-* » *rai et m'envelopperai de silence; que si au contraire* » *elle réussit, vous la certifierez de suite par écrit.* »

Dans sa réponse du lendemain, M. Bouillaud m'écrit : « *S'il m'arrivait, après avoir vu les miracles dont* » *vous me parlez, de vous répondre par cette fameuse* » *doctrine d'un philosophe de mon espèce : je le crois* » *parce que vous l'avez vu, mais si je l'avais vu, je ne*

» *le croirais pas; si dis-je, je vous répondais dans ce*
» *sens, qu'auriez-vous à m'objecter?* »

Dans ma seconde lettre du 28 octobre, je dis :
« *Convenons dès aujourd'hui que vous certifierez, séance*
» *tenante, les faits qui se seront passés en votre présence,*
» *quels qu'ils soient.* »

Dans sa lettre du 29, M. Bouillaud répond à une condition si clairement formulée par : « *Voici mon*
» *dernier mot : je ne crois pas et ne croirai jamais que*
» *l'on voie sans le secours de ses yeux..... Je pense que*
» *là se terminera notre correspondance magnétique.....*
» *Je laisse à d'autres le soin d'examiner désormais les*
» *questions de l'ordre purement magnétique ou homœopa-*
» *thique... Le soleil de la liberté scientifique luit pour tout*
» *le monde..... Je réclame pour moi l'imprescriptible*
» *droit dont j'ai usé jusqu'ici en cette matière* »

Voilà, — quant à la proposition que je fais à M. Bouillaud de livrer sa signature, — les paroles que nous avons échangées. Si tout ce que je viens de citer de lui signifie j'accepte votre proposition et je signerai ce que j'aurai vu, je ne connais plus la valeur des termes. A la vérité M. Bouillaud a l air de prétendre qu'*il ne tient à ses conditions que parce que je tiens aux miennes;* mais n'est-il pas évident que cette réflexion isolée est là pour lui conserver AU MOINS LES APPARENCES DU COURAGE? En effet la seule condition que je lui impose est de signer, et c'est celle qu'il évite avec le plus de soin, comme il le prouve par les passages ci-dessus énoncés de sa seconde lettre et en ne rétrac-

tant pas l'absurde — *Si je l'avais vu je ne le croirais pas*, — de sa première.

Tels sont les faits.

Ainsi d'une part j'insiste pour que M Bouillaud signe ce qu'il verra ;

De l'autre M. Bouillaud refuse de signer quoi que ce soit. — Jugez.

Un adversaire franc du collier m'aurait dit : je signerai ce que je verrai, tout ce que je verrai, rien que ce que je verrai, parce que c'est juste ; mais il faut que l'expérience se fasse chez moi, parce que je crains que vous me trompiez ; et devant une commission, parce que je crains de me tromper.... Une semblable réponse, sincère ou non, m'eût placé entre deux écueils également difficiles à éviter : entre celui d'aller chez M Bouillaud, et celui de ne pouvoir y aller. Il y avait danger à nous rendre chez M. Bouillaud, car le trouble que madame Pigeaire et la jeune somnambule eussent immanquablement éprouvé chez lui, eût sans doute fait manquer l'expérience ; et il y avait risque de ne pouvoir y aller, car il n'était pas probable que madame Pigeaire consentît à cette démarche ; et c'est effectivement ce que cette dame a de suite refusé avec force, malgré mon insistance. Par bonheur M. Bouillaud a préféré prendre des détours, et s'est ainsi chargé lui-même de me tirer d'un mauvais pas ! Je lui en manifesterai toute ma reconnaissance dans l'occasion.

4° M. Bouillaud dit : « *Il n'y a là ni* PRÉJUGÉS, *ni* PAS-

» SION, *ni* PRÉVENTION, *ni* ACADÉMICIEN, *ni* PROFESSEUR. »

Ni préjugés! Celui qui adopte des opinions sans mûr examen, a des préjugés. Or, M. Bouillaud n'a étudié le magnétisme que dans les livres, il n'a jamais magnétisé lui-même; et en supposant le contraire, il n'a certes pas cherché à produire les phénomènes qu'il nomme surnaturels, comme la vision à travers un bandeau, etc.; donc il a jugé le magnétisme sans le voir, donc il a des préjugés.

Ni passion! Celui qui attaque avec violence qui ou quoi que ce soit, met de la passion dans ses attaques.

Je vais citer M. Bouillaud.

A. Il dit dans son discours du 29 août dernier : « Qu'on fasse un Napoléon, un Foy, un Socrate, » avec ces têtes, avec ces vases d'argile! et dès lors » nous conviendrons que la phrénologie n'est qu'une » chimère, un vain mot à l'instar de ce magnétisme, » de cette homœopathie entre lesquels on n'a pas » *rougi* de la placer comme si on eût voulu renou- » veler pour elle le supplice de la crucification. »

Ici ce serait en vain que M. Bouillaud prétendrait qu'il ne s'adresse qu'à la science, car on réfute une doctrine, on ne l'injurie pas; et qu'il ne frappe que les choses, puisque la science ne peut aller sans les savans. — Poursuivons :

B. Dans sa première réponse du 27 octobre, M. Bouillaud m'appelle sans façon : « *Adepte de Mes-* » *mer! Mahomet du magnétisme! fidèle croyant!* »

Puis il me dit entre autres gentillesses : « *En cons-*

» *cience, vous sentez-vous assez de puissance et de foi* » *pour convertir un incrédule tel que moi?.... N'est-il* » *pas de Zopire que vous ne puissiez faire croire à vos* » *miracles.* » — VOS MIRACLES!!!

« *Le magnétisme de votre seconde espèce.... C'en est* » *fait de moi, je le sens, je mourrai dans l'impénitence fi-* » *nale.... Le grand œuvre de ma conversion.... Je le crois* » *puisque vous l'avez vu.* » — Manière polie et surtout courageuse de dire à un homme qu'il est un sot ou un fourbe.

« *Quand il s'agit de pareils faits, il faut se comporter* » *à la manière de l'académie des sciences, quand on lui* » *annonce qu'on a trouvé la quadrature du cercle.* » — Et l'on sait où l'académie de médecine prétend que l'académie des sciences envoie les mémoires qui s'occupent de la quadrature du cercle !

« *Mais en voilà trop sur un sujet.....* »

Quel nom donner à toutes ces paroles ? Sont-ce des raisons, des pasquinades, ou des injures ? Allons toujours.

C. M. Bouillaud commence sa réplique du 29 octobre par un : « *Voici mon dernier mot.....,* » — quelle insolente vedette !

Plus bas il ajoute : « *J'espère que là se terminera* » *notre correspondance magnétique.* » — Cette phrase est hardie, elle sent le despote qui ne souffre aucune contradiction... Cependant le mot *magnetique* prouve qu'on n'a pas encore perdu toute prudence.

Enfin, M. Bouillaud me lance un dernier trait en

disant : « *Je répète donc une dernière fois.....* » Il paraît que ma correspondance n'amuse pas beaucoup M. Bouillaud : à ma première lettre, il a envoyé du dédain ; à la seconde, quelque chose de pire que de la brusquerie ; gare à la troisième !..... Je n'ai pourtant pas pris *ma plume de fer* pour lui écrire.

Maintenant je le demande à tout individu de bonne foi et de bon sens, le langage de M. Bouillaud, — et je l'ai copié textuellement, — est-il, dans la bouche d'un professeur de la première faculté de France, autre chose que de la passion, et qui pis est de l'inutile, de la petite, de la mesquine passion mise en phrases ? On le supporterait sans doute de la part d'un homme outragé qui infligerait la peine du talion, parce qu'alors ce serait justice; mais en réponse à des lettres polies, on ne le conçoit pas. Du reste, on le sait, M. Bouillaud n'en est pas, envers les magnétiseurs, à son coup d'essai de virulence : pour voir un modèle en ce genre, il faut lire son article *Magnétisme* *, auquel il me renvoie dans sa première lettre; je l'ai là, maintenant, devant les yeux, il m'inspire !. Il ne m'était jamais tombé sous les ongles. Oh ! comme on nous y arrange !... Mais M. Bouillaud ne sait donc pas que traiter ainsi des hommes inoffensifs, c'est semer de la haine..... pour ne recueillir..... que ce qu'on a semé.

(*) Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratiques. — Tome XI, page. 299.

Ni prévention ! Si M. Bouillaud pondérait les termes qu'il emploie, il n'affirmerait pas qu'il n'a point de prévention contre le magnétisme. — Celui qui s'est plus ou moins occupé d'une chose, la connaît peu ou prou, et est plus ou moins prévenu pour ou contre cette chose. Or, dès long-temps M. Bouillaud a écrit, parlé, crié, tonné contre le magnétisme, donc il a de la prévention contre le magnétisme.

Ni académicien ! ni professeur ! Je ne sais pas précisément ce que cela signifie, néanmoins je crois le deviner : il serait à la rigueur possible que M. Bouillaud regardât comme une injure, l'innocente et même flatteuse énumération que j'ai faite de ses titres, en tête de ma première lettre insérée dans le *Bon Sens* du 26 octobre. — M. Bouillaud se trompe : je ne sais mordre que quand on m'a mordu, et encore faut-il que mes morsures servent à quelque chose. D'ailleurs cette extrême susceptibilité que je rencontre toujours dans certaines têtes organisées de certaine manière, me ramène sans le vouloir et pour un instant à mon ancien métier de *formuleur* moraliste ; voici donc la réflexion qui me passe par l'esprit : .... je ne dis pas qu'elle soit bonne, je crois même qu'elle est méchante, mais je vous la livre pour ce qu'elle vaut.

IL Y A DES GENS QU'ON NE PEUT REGARDER NI DE FACE, NI DE PROFIL ; QU'ON NE PEUT APPELER NI PAR LEUR NOM, NI PAR LEURS TITRES ; QU'ON NE PEUT ABORDER NI DE DROITE, NI DE GAUCHE ; QU'ON NE PEUT ENFIN FRÔLER SANS LES FAIRE RUER.

5° M. Bouillaud dit : « *Je n'ai jamais été disposé à* » *penser par les autres, et aujourd'hui, moins que jamais,* » *on ne serait autorisé à m'adresser un pareil reproche.* »

» *Je n'ai jamais été disposé à penser par les autres!* »

Est-ce que je propose à M. Bouillaud de penser par moi? je ne lui dis pas *croyez;* mais *voyez.* — Quand M. Bouillaud ne biaise pas, il divague.

« *Et aujourd'hui, moins ue jamais, on ne serait auto-* » *risé à m'adresser un pareil reproche.* »

Est-ce que j'exprime à M. Bouillaud le moindre doute sur son indépendance de pensée ?.... Pourquoi défendre ce qui n'est pas attaqué? pourquoi relever du mépris ce que personne ne songe à mépriser? — Il paraît qu'il est difficile à M. Bouillaud d'entrer, et encore plus de rester dans la question.

6° M. Bouillaud dit : « *Je laisse à d'autres le soin* » *d'examiner désormais les questions de l'ordre purement* » *magnétique ou homœopathique.* »

Désormais! ce mot semble indiquer que M. Bouillaud a étudié le magnétisme et l'homœopathie, et que sachant à quoi s'en tenir sur le vide de ces deux questions, il ne veut plus s'en occuper.

Voyons si, comme son *désormais* l'annonce, M. Bouillaud a fait tout ce qu'il fallait pour connaître le magnétisme et l'homœopathie, et pour s'arroger le droit de les condamner.

Il y a deux manières d'étudier les sciences dites naturelles : la première, qui consiste à aller des faits aux théories ; la seconde, des théories aux faits. A la-

quelle des deux méthodes M. Bouillaud a-t-il donné la préférence?

Chacun rend justice, et moi tout le premier, à la vaste érudition médicale de ce professeur; elle n'est surpassée peut-être que par celle du docteur Velpeau; aussi suis-je à peu près persuadé que M. Bouillaud a lu tout ce qui a été écrit sur le magnétisme et l'homœopathie; en d'autres termes, qu'il a voulu juger la science avant de voir les faits. Si cette façon de procéder est la plus commode, elle n'est pas la meilleure; car les faits, et les faits seuls! telle est la base solide de toute science : c'est par eux qu'il faut commencer, les théories viennent après. Ainsi, pour acquérir une conviction magnétique, il aurait fallu que M. Bouillaud magnétisât souvent; et pour acquérir une conviction homœopathique, qu'il essayât longtemps sur lui les infinitésimaux. C'est en suivant cette route expérimentale que j'ai amené M. Broussais et M. Vimont, savans auxquels personne ne refuse un haut mérite, à se convaincre : le premier, qu'un somnambule a quelquefois l'instinct des maladies et des remèdes; le second, qu'un somnambule peut parfois lire à travers un bandeau opaque; et tous deux, que les doses infinitésimales ont une action incontestable sur l'économie. — Ce que je pense, je le dis; ce que je dis, je l'affirme; et ce que j'affirme, je puis le prouver.

Que si M. Bouillaud prétend qu'il a abordé l'homœopthie et le magnétisme par l'observation des

faits, à moi de lui répondre, ou qu'il a mal observé, ou qu'il n'a pas observé assez long-temps. Ainsi, pour mon compte, par exemple, avant d'arriver à la certitude de l'action des doses infinitésimales, il m'a fallu les expérimenter *sur moi* pendant six mois; et quant au magnétisme, ce n'est qu'après plusieurs années d'attente, qu'il m'est apparu comme une vérité de fait. M. Bouillaud a-t-il mis autant de persévérance dans ses recherches? — Non, et la preuve, c'est qu'il n'a pas même consenti à se déranger pour voir un fait, sous le prétexte que ce fait est *physiologiquement* impossible. M. Bouillaud a peut-être tout lu, tout appris, tout retenu; mais il n'a rien vu.

7° M. Bouillaud dit : « *Le soleil de la liberté scientifique luit pour tout le monde.* »

De prime abord, cette proposition paraît juste; pour nous en assurer, creusons-la.

L'homme qui comprend la destinée humaine se pose toujours avant d'agir deux questions : la première, de justice; la seconde, de raison; c'est-à-dire que toujours il se demande : ce que je vais faire est-il juste? Ce que je vais faire est-il raisonnable? Ces deux questions ne doivent pas se séparer, car ce qui est juste peut quelquefois ne pas être raisonnable, et ce qui est raisonnable peut souvent ne pas être juste. — A la vérité, l'expérience et la phrénologie nous apprennent que la plupart des hommes sont à peu près incapables de résoudre de tels problêmes, et ne peuvent pas même y songer. M. Bouillaud n'est point de

ce nombre; et tout en lui déniant le génie que ses élèves lui ont malencontreusement accordé sur une médaille, ce professeur a donné trop de preuves d'une belle intelligence pour que nous soyons autorisés à douter de son aptitude à distinguer le juste de l'injuste, et surtout ce qui est raisonnable de ce qui ne l'est pas. Je l'inviterai donc à résoudre les deux questions suivantes, afin de savoir si, comme il le dit, *le soleil de la liberté scientifique luit pour tout le monde.*

A. Est-il raisonnable de diriger son activité intellectuelle, — je ne dis point passionnelle, — dans quelque sens que ce soit, et d'après son bon plaisir?

L'affirmative est incontestable pour ceux qui n'ont point encore choisi une carrière : ainsi, décidez-vous à cultiver la botanique, la chimie, la physique, la minéralogie, la médecine, l'astronomie, ou les mathématiques; à vous hérisser de latin, de grec, d'arabe ou d'hébreu; à devenir grammairien, poète, historien, peintre, musicien, acteur, ou avocat; à être architecte, maçon, cordonnier, bijoutier, fleuriste, tailleur, ou tout ce que vous voudrez, qu'importe! Au point de vue de la civilisation actuelle, toutes les sciences, tous les arts, toutes les professions, tous les métiers sont plus ou moins précieux, et *toutes choses égales d'ailleurs*, — j'insiste sur cette expression, — il est aussi raisonnable d'opter pour l'un que pour l'autre; car en définitive il n'y a pas plus de vrai mérite à apprendre l'un que l'autre.

B. Est-il juste, quand un homme est entré dans une carrière, qu'il s'arrête où bon lui semble?

Ici, il y a une distinction à faire : ou la profession que l'on a embrassée est de luxe, ou elle est utile. Dans le premier cas, vous avez, sans contredit, droit de médiocrité; ainsi vous pouvez être à loisir mauvais poète, mauvais grammairien, mauvais helléniste, mauvais peintre, mauvais danseur, mauvais musicien, sans que votre nullité tire à conséquence; parce qu'il est assez peu important pour l'humanité que vos vers soient bons, que vous soyez un grammairien habile, un helléniste distingué, un Raphaël, un Vestris, un Rossini! mais dans le second cas, au contraire, vous n'avez pas cette liberté et vous êtes consciencieusement tenu de pousser le talent jusqu'aux dernières limites de *votre* possible; ainsi vous n'avez pas le droit d'être sciemment mauvais pilote, mauvais pharmacien, mauvais cocher, mauvais avocat, mauvais médecin, sans risquer de devenir coupable par votre ignorance; parce que si vous êtes mauvais pilote, vous pouvez me faire échouer au port; mauvais pharmacien, m'empoisonner; mauvais cocher, me casser bras et jambes; mauvais avocat, me ruiner; mauvais médecin, me tuer.

En présence de ces démonstrations, dont la palpable évidence doit frapper tous les esprits, je demande aux hommes qui ne sont point tout-à-fait relégués au bas de l'échelle morale, s'il est permis à un médecin qui a le sentiment de son devoir et de sa

mission, de ne pas vérifier les découvertes qui viennent enrichir l'art de guérir ? S'il lui est permis, par exemple, de ne pas étudier expérimentalement le magnétisme, lorsque le magnétisme est affirmé par des hommes tels que les *Orfila*, les *Adelon*, les *Cloquet*, les *Husson*, les *Rostan*, les *Férus*, les *Ribes*, les *Pariset* et autres que j'ai nommés ? et de ne pas même essayer les infinitésimaux, lorsque leur action est attestée par une foule d'hommes qui tous ne se sont sans doute pas donné la main pour tromper ou pour se tromper. — Je ne crois à la fourberie que quand elle est prouvée, et à l'imbécillité que quand je la constate.

Ni la raison, ni la justice ne permettent un pareil abandon de deux grandes découvertes qui intéressent l'humanité ; et si à présent encore tant de médecins négligent ou repoussent l'examen du magnétisme et des infinitésimaux, c'est qu'ils ne se sont jamais adressé la double question que j'ai tout-à-l'heure examinée. Aujourd'hui je la leur pose et la leur résous; aussi, si jusqu'à présent ils ont été aveugles, un plus long retard les rendrait coupables, un plus long refus de concours serait un crime.

Je me résume en disant dans la langue maternelle de M. Bouillaud, mais contrairement au but de sa métaphore ; non, Monsieur, non, *le soleil de la liberté scientifique ne luit point pour tout le monde, et surtout pas pour les médecins.*

8° M. Bouillaud dit : « *Je réclame pour moi l'impres-*

» *criptible droit dont j'ai usé jusqu'ici en cette matière,*
» *et je ne le réclame pas moins pour les autres.* »

Le despotisme et l'indépendance ont la même source organique : ainsi l'homme le plus *âpre* à imposer le frein aux autres, est ordinairement celui qui ne peut supporter aucun frein. Cette réflexion s'applique exactement à M. Bouillaud, voyez sa conduite : vingt fois il a jeté, soit de la plume, soit de la langue, l'insulte aux magnétiseurs ; et il se cabre à la première observation que lui fait un magnétiseur, et il se réfugie dans sa dignité professorale, et il invoque le droit d'être laissé par nous en repos. Allons donc, M. l'académicien, vous voulez rire encre une fois à nos dépens avec votre *droit imprescriptible :* avez-vous respecté le nôtre ? En vérité, si votre réclamation est sincère, vous avez beaucoup de candeur ; et si elle ne l'est pas, il faut convenir que vous nous en supposez beaucoup trop. Oui, oui, nous vous laisserons en repos, s'il est inutile de faire autrement ; mais si la cause du magnétisme le réclame, nous saurons bien un peu vous empêcher de dormir ; et ce, en vertu du plus imprescriptible des droits, le droit de légitime défense. C'est vous qui avez attaqué, c'est à vous de subir les conséquences de votre imprudente attaque.

Voilà, mon ami, tout ce que j'ai à vous dire sur la dernière épître de M. Bouillaud. Il me semble que je l'ai scalpée d'un bout à l'autre, sans rien oublier : ainsi dans ma lettre du 30 octobre, je signale ce que la sienne contient d'obscur ; dans ma seconde du 2

novembre, je réfute ce qu'elle a de rationnel en apparence; et dans celle-ci, je bats en brèche le reste. D'ailleurs, autant que l'état de guerre le permet, et malgré les rudes horions que j'assène à mon adversaire en échange des siens, souvent je me plais à lui rendre hommage parce qu'il est un homme honorable et un médecin distingué. Mais le bruit circule qu'il a le malheur d'être gâté par la vanterie! Si cela est, je crains qu'il ne se donne le tort de se fâcher tout rouge de m'être montré, — en faisant justice, — quelquefois énergique et sévère, parfois poli et impassible, toujours équitable et maître de ma plume. Je crains aussi et surtout qu'il ne me pardonne jamais d'avoir raison dans le fond plus encore que dans la forme. C'est la faute du magnétisme et non la mienne.

Au surplus, à présent que la bataille est finie avec M. Bouillaud, gagnée puisqu'il se retire, je souhaite sincèrement qu'il devine que je n'ai de puissance que quand je trouve de la résistance, et que lorsqu'une fois j'ai chargé l'ennemi, je suis prêt, si non à lui tendre la main, du moins à la lui prendre. — Chez l'homme qui ne met la colère qu'aux ordres de la justice et de la vérité, la bienveillance reprend vite le dessus, alors que justice est faite et que la vérité triomphe.

Adieu, je vais courir à d'autres luttes.

Tout à vous,

FRAPART.

D. M. P.